

M^r DE FERSEN



L'Hymnaire d'Adonis

À la façon de M. le marquis
de Sade.



PARIS
LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR

19, QUAI SAINT MICHEL, 19

—
1902

L'Hymnaire d'Adonis à la façon de M. le marquis de Sade

Jacques d'Adelswärd-Fersen



Librairie Léon Vanier, Paris, 1902

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

À tous les souvenirs dont mon cœur est l'asile
Et qui dorment au fil des rêveuses langueurs
Aux souvenirs de joie, aux souvenirs de pleurs,
Ainsi qu'en une coupe éphémère et fragile
J'offre en libation ces gouttes de mon cœur.

SOUVENIR DES PAGES

[Offrande](#)

[L'Hymnaire d'Adonis](#)

[Les Bucoliques](#)

[Parmi les myrtes bleus](#)

[Narkis](#)

[Formosus pastor ardebat Alexim](#)

[Le Joueur de Syrinx](#)

[Kyrie Eleison](#)

[Immolation](#)

[Paganisme](#)

[Aurore](#)

[Daphnis et Chloé](#)

[Myrtil](#)

[XII](#)

[Les villes](#)

[Pour mieux mourir](#)

[Anges de rêve, Princes de nacre](#)

[Messe blanche](#)

[Le portrait du Louvre](#)

[Trouvères](#)

[Estampe](#)

[Souvenir...](#)

[Mignons du roy](#)

[L'amour](#)

[Crépuscule](#)

[Les Baisers ingénus, Chérubin](#)

[Retour de Cythère](#)

[Poudre à la maréchale](#)

[Il pleut, gentil berger...](#)

[In extremis](#)

[Le mendiant d'amour](#)

[Les heures claires, Réveil](#)

[Aubade](#)

[Départ vers l'aurore](#)

[IV](#)

[Sketch](#)

[Victoire](#)

[Là-bas... Tout là-bas](#)

[Sourire](#)

[T'en souvient-il ?](#)

[La layette](#)

[XI](#)

[Les cloches](#)

[As you like it](#)

[Mélancolie](#)

[Keepsake](#)

[Les pauvres morts](#)

[Les soirs](#)

[À jamais](#)

[Ariette](#)

[Berceuse](#)

[Chanson sur la colline](#)

[Chanson sur l'étoile](#)

[Lointainement](#)

[Chanson sur mer](#)

[Les cendres de tes yeux](#)

[Curieux d'amour](#)

[La neige en flocons lents](#)

[Si tu veux](#)

[Rêve triste](#)

[Pourtant on n'osait pas](#)

[Innocence](#)

[Violette blanche](#)

[Le clocher](#)

[Mon enfance](#)

[Schoolboy](#)

[Lueur sur mer](#)

[En la paix des beaux soirs](#)

[Attente](#)

[Les vagues](#)

[Treize ans](#)

[Clartés](#)

[Adieu mièvre](#)

[Adieu d'amour](#)

[Après](#)

[Le cercueil](#)

[La mort en extase](#)

[Lèvres closes](#)

[Victoires...](#)

[Timidement](#)

[Cruellement](#)

[Chanson chaste](#)

[Peut-être](#)

[Te souviens-tu ?](#)

[Langueur](#)

[Poussières d'amour](#)

[L'oiseau mort](#)

[Retour](#)

[Et tu ne sauras pas](#)

[Perversités](#)

[Le soir tombe, les bois sont doux](#)

[Assomption](#)

[Chanson ardente](#)

[L'instant fragile](#)

[Par les soirs](#)

[Par les rêves](#)

[Par l'étreinte](#)

[Par l'oubli](#)

[Par la mort](#)

[X](#)

[XI](#)

[XII](#)

[XIII](#)

[Causerie](#)

[XV](#)

[XVI](#)

[XVII](#)

[XVIII](#)

[La mer](#)

[Légende](#)

[III](#)

[IV](#)

[Mon cœur en cendres](#)

[Chansons cruelles, chansons d'adieu](#)

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[V](#)

[VI](#)

[VII](#)

[VIII](#)

[IX](#)

[X](#)

[Prières aux autres, Repentir](#)

[Tristesse](#)

[La douceur du passé](#)

[Prière sanglante](#)

[Résignation](#)

[Rencontre](#)

[Martyre](#)

[Attente](#)

[X](#)

[Musique de chambre](#)

[Solitude](#)

[Espérance](#)

[Avenir](#)

[Éternité](#)

OFFRANDE

Je te dédie ces vers, Adonis aux yeux clairs, avec la même foi et la même espérance joyeuse que celles dont s'animaient autrefois tes bergers, au pied du Pausilippe.

Je voudrais pouvoir chanter ta gloire dans la langue sonore et dorée dont la musique retentit encore sur l'Hellas. Et mes doigts te noueraient agilement des prémisses de fleurs. Mais les temps où ta religion existait ont fui avec la douceur d'aimer et l'innocence de vivre. Des hommes venus de pays brumeux où ton rêve ne saurait atteindre, ont remplacé le bonheur par la souffrance et l'enthousiasme par l'ennui.

Et cependant, par les soirs clairs, le soleil est le même que celui qui riait au fond de tes prunelles. Des parfums montent toujours des collines et des herbes, réveillées autrefois par la flûte de roseau. Seuls les cœurs ont changé : ils méconnaissent tes statues et leur ignorance est devenue hypocrite. Ils te renient parce qu'ils se sentent indignes et barbares, barbares au point d'adorer d'autres dieux, indignes de faire brûler en volutes pâles des aromates sur tes autels.

Alors, quoique étranger au sang latin, à la terre où tu vécus, j'ai écouté les harmonies dont vibrent tes poèmes, j'ai compris et j'ai cru. La jeunesse bourdonne en mon corps avec un bruit d'abeille, la force rend mes muscles anxieux à vaincre pour toi, et c'est d'un geste doux, impudique et léger que je t'offre ces vers avec mes lèvres.

L'HYMNAIRE D'ADONIS

Par les aurores d'or où l'herbe est endormie
Sous la rosée qui plut des lèvres de la nuit,
Par les aurores d'or où les chansons amies
Avec un bruit d'oiseaux s'éveillent dans les nids,

Je suis parti léger, plus léger qu'une chèvre,
À travers les labours et les bois frissonnants
Avec des bandeaux clairs et un arc en bois blanc,
Pour aller conquérir, jeune Adonis, ta lèvre !

J'entendais les appels des bergers et des fleurs,
— Les étangs traversés reflétaient ton sourire —
Et par endroits des chants modulés sur des lyres
Célébraient à eux seuls ta vivante douceur.

Je voyais des enfants comme moi, en murmure
Amour de tes statues où tu leur ressemblais ;
Ils t'offraient des lilas, des parfums et du lait.
Et tout cela errait, joli, dans la verdure.

Et le ciel infini, ce ciel des temples grecs,
Qui rend les Dieux plus beaux et chastes les prières,
Jetais sur tes croyants un voile en lumière
Où les cœurs crépitaient comme un feu de bois sec ;

Mais au soir triste et doux je revins plus fidèle,
Moins joyeux et plus calme, et j'avais dans mon cœur
Le ferment ignoré des divines douleurs
Dont tu sais conquérir tes esclaves rebelles :

Les champs laissaient au loin voltiger de l'oubli
Parmi les feux brillant sur les hautes montagnes ;
Un repos virgilien caressait la campagne
Et je me sentais pur et le mal aboli.

Les mythes anciens où régnait ton empire
Palpitaient dans ma chair surprise vaguement ;
J'aurais voulu mourir d'un baiser au moment
De ce soir triste et doux comme un premier délire !

C'est pourquoi me voici tout en pleurs à tes pieds,
À tes pieds plus soyeux que l'aile des colombes,
Et je t'offre mon cœur comme une coupe tombe
Lourde des fruits vermeils qu'a cueillis le berger.

Et je t'offre mes cris, mes rêves, ma prière
De faibles cris d'amour qu'on épelle en baisers,
Des rêves enfantins pareils au ciel rosé
Et ma bouche mouillée pour dire cet Hymnaire !

LES BUCOLIQUES

Grèce, ô rivage clair, patrie du doux soleil,
Ô mère des parfums, des gaîtés et des roses,
Toi que les voyageurs saluent toujours à cause
Du souvenir épars sur tes coteaux vermeils,

Tu ne créas jamais de ton ciseau splendide
Une statue plus belle ou un enfant plus blond
Que le berger Daphnis dont sur le Pélion
J'ai gardé les troupeaux et les rêves candides.

Pendant des jours d'oubli, à l'ombre de son cœur,
J'ai goûté la langueur d'adorer sans le dire :
Oh ! moi qui frissonnais rien qu'à le voir sourire,
Il partit ignorant de ma lourde douleur !

Car depuis qu'il est loin, que j'ai perdu son charme,
Je suis comme un héros retenu prisonnier,
Mes membres sont d'argile et mes yeux ont brillé
Sans pouvoir ressaisir la poignée de mes armes.

...Grèce, ô rivage clair, patrie du doux soleil,
Rends à ma nostalgie, à mon désir qui chante
Le berger, l'enfant blond dont la beauté me hante
Et dont les yeux sont purs encor plus que ton ciel !

PARMI LES MYRTES BLEUS...

Parmi les myrtes bleus et les doux térébinthes
Où le soleil d'Avril se joue en un baiser,
J'ai écouté mourir les accents irisés
De la flûte à dix trous qui près des troupeaux tinte...

Un berger de treize ans chantait dans le roseau
Je ne sais quel appel de tendresse un peu triste,
Reflet mélodieux de ses yeux d'améthyste
Dont rêve mon désir étoilé près des eaux ;

Ses cheveux sur un front à la peau mate et claire,
Retombaient pareils à des grappes de raisin
Et sa bouche était rouge et son nez était fin,
Fin des fragilités de sa grâce légère ;

J'écoutais sa chanson, en aimant sa beauté,
Tout à coup il laissa tomber la flûte agreste
Et s'enfuit vers les bois malgré mes vagues gestes
Parmi les myrtes bleus de luminosités !...

NARKIS

Quoique mon âme en saigne,
Je sais que tu ne daignes
Me prendre pour ami...
Quoiqu'en bouquet j'aie mis
Les fleurs de la montagne,
Il faut que je te gagne
Par de plus belles fleurs ;
Et mes brebis ont peur
Des lieux où je les mène.
Vers les contrées lointaines
Où sourira ton cœur !
Je suis un pauvre pâtre,
Les amphores d'albâtre
Ne sont pas mes présents ;
Je vivais en baisant
Tes petits doigts limpides.
Et mes chansons languides
Aux rythmes apaisants,
Composent mes richesses.
Si tu désires, laisse
Chanter ma jeune voix :
Le soir au fond des bois
N'a pas plus de caresse...
... Quoique mon âme en saigne
Je sais que tu ne daignes
Me prendre pour ami !

FORMOSUS PASTOR ARDEBAT ALEXIM...

Petit berger, je t'aime à cause du sourire
Dont ta lèvre fleurit comme un jour de printemps ;
Je t'aime pour ton regard où mon âme s'étend
Pleine du doux sommeil que ta langueur m'inspire.

Je t'aime aussi à cause de ta svelte finesse,
De tes cheveux bouclés plus sombres que la nuit ;
Vers ce rêve, je crois, mon rêve s'est évanoui
Et des mots de passion me disent ta caresse ;

J'ai pour toi des parfums et des apothéoses
Je t'aime ainsi qu'un dieu enfantin et rieur...
Petit berger, voici mes yeux, ravis mon cœur,
Demain, si tu le veux, j'aurai un lit de roses !

LE JOUEUR DE SYRINX

Par les matins de mai où l'herbe est enivrante
Des parfums que l'aurore y avait déposés,
Le joueur de Syrinx, nu comme un dieu rosé,
Vient au temple d'Amour sacrifier et chante.

Ses longs cheveux pareils à des houblons dorés
Jettent sur son visage une ombre de caresse,
Et ses membres sont bruns sous l'étoffe qu'il laisse
Tomber avec dédain vers l'autel consacré,

Et son regard ressemble au cristal des fontaines,
Son regard où mourut et naîtra le désir,
Et sa lèvre a l'odeur des vagues souvenirs
Qu'on respire en tremblant avec des joies lointaines.

...Par les mains de mai où l'herbe est enivrante,
Au seuil du temple grec où volent les oiseaux,
Le joueur de Syrinx, sur son bois de roseau,
Vient offrir à l'Amour sa grâce adolescente !

KYRIE ELEISON

Dans tes yeux assombris par les chagrins d'Amour
Je regarde briller et mourir des étoiles :
Ton regard est la mer où fuyèrent des voiles.
La voile a disparu, la mer reste toujours.

Dans tes yeux furieux par la haine d'Amour
Je regarde passer des caresses lointaines :
Ton regard est le ciel plus doux qu'une fontaine,
Les nuées sont parties, le ciel reste toujours.

Mais dans tes yeux cruels, indifférents d'Amour,
La mer s'est desséchée et le ciel devient vide,
Et c'est comme un désert embrasé et splendide
Où vivait autrefois un joli roi d'un jour !

IMMOLATION

Si tu crains les baisers, petit berger trop triste,
Si ton âme ressemble au lointain horizon
Qui vacille et qui meurt sous les bleues lunaïsons
Si l'effroi dort dans tes larges yeux d'améthyste,

Si ton corps d'Adonis frissonne à mon amour
Comme ces fleurs d'azur que l'on touche du doigt,
Si lorsque le soir calme et doux tu m'aperçois,
Berger, tu veux t'enfuir avec la fin du jour,

Je garderai ton image en moi ; à l'orée
J'irai, tel qu'autrefois, aux nymphes bocagères,
Offrir des agneaux blancs, des guirlandes légères,
Pour mourir en rêvant à ta bouche adorée !

PAGANISME

Mon cœur a renié les caresses infâmes
Où vont se polluer les corps des jeunes gens,
Et les femmes d'amour aux regards obligeants,
Qui du musc de leur chair empoisonnent nos âmes !

Oui, mon cœur a rêvé mourir d'un autre mal.
...Ce fut en parcourant les poésies anciennes,
Qui parlent d'amitié, étranges et païennes,
Chansons de chasteté, de douceur, d'idéal,

Que j'ai rêvé mourir bercé par la voix claire
D'un enfant comme moi très jeune et triste un peu,
Avec le bleu du ciel attique dans ses yeux,
Et sur sa chair nacrée des frissons de prière...

Cela parmi les ifs, les myrthes, les lauriers
Et l'enlacement vert des légers térébinthes,
Avec un faible écho de flûte mal éteinte,
Quelque murmure ou bien l'appel d'un chevrier.

Caressé par des doigts rêveurs et distraits presque,
Que j'ai rêvé mourir, sur un lit de lilas
Bercé par un joli petit faune de fresque
Né sous le ciel d'azur de la divine Hellas !

AURORE

Lorsque le matin chante à l'horizon coquet
Et vient d'un pas furtif et d'une mine osée,
Épingler sur les fleurs des gouttes de rosée,
Des gouttes de rosée aux gouttes des mugets ;

Lorsque l'aurore tremble avec un air de dire
Bonjour aux oiseaux clairs qui rient dans les bosquets.
Lorsque les moucheron jettent de l'or tout frais
Dans un rai de soleil pur comme ton sourire,

L'Amour au pied léger, bondissant sur les roses,
Vient cueillir des baisers près des âmes décloses ;
C'est l'heure exquise et tendre où il faudrait partir,

Partir vers l'Orient et rêver des prières,
Sur un doux chapelet en roses trémières,
Les doigts pleins de frissons, le cœur plein de désirs !...

DAPHNIS ET CHLOÉ

Dans un clair bouquet de cytises
Que le soleil tache d'or fin,
Ce sont deux bergers, deux gamins,
Aux jolies poses indécises ;

L'un est tout nu comme un faunin,
L'autre est rieur et le caresse
Mêlant les pleurs et la tendresse,
Dans des baisers pervers un brin ;

L'un pique à son ventre impubère
Avec des yeux de gaîté pleins,
La senteur blanche d'un jasmin,
L'autre imite son petit frère.

Il ne manque plus rien : soyez
Très effrontés, mes jolis pages,
On verra si vous restez sages,
Comme dans Daphnis et Chloé.

MYRTIL

Sur la harpe à sept voix et sur le flûteau frêle,
Myrtil, je veux chanter le charme de tes yeux ;
Le charme de tes yeux aux émois nébuleux ;
Tes yeux, tes jolis yeux qui ont, tes yeux, des ailes !

Je veux chanter tes yeux qui m'ont touché le cœur,
Le jour où pour la fois première et périlleuse
Je t'ai vu, élançant ta taille d'amoureuse,
Et te plaçant vers moi avec des airs vainqueurs.

Je veux chanter tes yeux qui coulent dans mes moelles
Comme ces fleurs des mers que cueillent les marins,
Tes yeux de rose en pleurs, tes yeux de romarin,
Tes yeux que j'ai déjà rêvés près des étoiles !

Je veux chanter tes yeux, adorés par moments,
D'une façon si tendre et pourtant si farouche
Que je croirais sentir leurs regards sur ma bouche
Se foudre ainsi qu'un fruit sous le doigt d'un enfant ;

Sur la harpe à sept voix tes jolis yeux pleins d'ailes !

XII

Par ce soir tentateur, où le soleil a l'air
D'une agonie d'amour baisant le crépuscule,
Je t'offre le désir qui dans mes veines brûle :
Voici ma lèvre en feu des brasiers de l'enfer...

Voici mes yeux rêveurs, que tes yeux font pâlir
Et qui depuis longtemps dominèrent ton vice,
Et je m'offre sans honte à l'ardent sacrifice,
Peut-être verrons-nous Sodome en souvenir !

Sodome, au bord du soir, superbe et palpitante,
Esclave jusqu'au fond du mystère des morts
Comme un cadavre en extase sur le ciel d'or,
Tendre aux fornications son enceinte fumante ;

Sodome, où les bergers s'embrassaient sous les fleurs ;
Sodome, où la Beauté adorait la Jeunesse ;
Où d'étranges parfums grisaient le fond des cœurs,
Sodome, où les chansons finissaient en caresses !

Viens dormir dans mes bras, que ta tête repose,
Nous irons sans savoir, en nous calmant d'amour,
Et demain quand l'aurore amènera le jour,
Mes bras t'auront bercé comme une perle rose.

LES VILLES

Lorsque les pâtres bruns et leurs troupeaux tranquilles,
Passaient en cheminant au hasard des sentiers,
Ils s'arrêtaient souvent pour pouvoir respirer
Les parfums d'ambre doux qui venaient de ces Villes ;

Et par les soirs rosés où le ciel était pur,
Où les nuées prenaient des formes plus lascives,
Un murmure montait de baisers et d'eaux vives,
Une extase d'amour émanait de ces murs ;

Et les bergers, émus de mystérieuses fièvres,
Cherchaient qui pouvait bien vivre près de ces palmes,
Et confondaient le bruit, tant la nuit était calme,
Des cascades d'azur et du rire des lèvres.

Cependant, des fumées erraient et des chansons
Arrivaient jusqu'à eux si douces, et si frêles,
Qu'on eût dit des oiseaux, aux très mignonnes ailes,
Apportant dans leur vol des bijoux et des sons.

Le pays était clair, orgueilleux et splendide,
Les étoiles brillaient au fond du ciel d'Orient,
Les pâtres demandaient aux nomades mendiants :
Quel est donc cet endroit dont le ciel est limpide ?

Les guenilles levées comme malédiction,
Les mendiants clamaient dans le soir qui se dore,
Tournés vers le soleil mourant à l'horizon :
Devant vous c'est Sodome, et près d'elle Gomorrhe !

POUR MIEUX MOURIR

Nous aurons des couronnes
De lys et d'anémones
Car douces sont ces fleurs,
Douce comme ton cœur
Aux rêveries écloses,
Lorsque ma tête pose
Près de lui sa pâleur.

Nous aurons très câlines
Des harpes argentines,
Et des hautbois précieux
Pour endormir nos yeux ;
... Nous oublierons la terre,
La mort sera légère
Léger sera l'adieu !

Des enfants aux mains frêles,
Mieux : des oiseaux, des ailes,
Sur nos deux corps glacés,
Épars viendront bercer
Nos agonies lointaines ;
Peut-être que nos peines,
Auront toujours cessé,

Et sous une pierre
Où germera le lierre,
Lente fidélité
À deux, la volupté
Enlacera nos couches

Et brisera nos bouches
D'un lent rêve d'Éternité !

ANGES DE RÊVE PRINCES DE NACRE

Anges rêveurs de Carpaccio,
Lointains et doux joueurs de viole
Dont le regard fervent s'envole
Vers où s'envolent les oiseaux,

Pages aux longues boucles blondes,
Le corps serré dans les damas,
Pages câlins de Mantegna,
Qui partent conquérir le monde.

Enfants Jésus de Raphaël
Dont les doigts fins aux feux des cierges,
Caressent tendrement la Vierge
Ou tiennent de très vieux missels,

Gestes légers et lignes frêles,
Sexe inconnu, sauf dans le ciel,
Où tous vivent près du soleil,
Bien moins encor la fleur que l'aile,

Ô clair triptyque d'Adonis !

MESSE BLANCHE

Dans les volutes bleues et légères des cierges,
Il est un bambin blond plus joli que la Vierge
Sous le surplis de lin qui vole autour de lui
Et qui lui donne un air de petite souris...
La robe de drap rouge en fait un cardinal.
Il n'est qu'enfant de chœur du roi, à l'Escorial
Et pendant que d'un geste exquis et jeune, il lance
L'encensoir parfumé pendant la messe, il pense
Aux jeux très libertins qu'il goûtera le soir.

LE PORTRAIT DU LOUVRE

Ô toi, dont la fraîcheur nous entr'ouvre
Tout un nouveau pays d'amour,
Portrait de Raphaël au Louvre,
Lèvres de page, yeux de velours,
Mon rêve va vers toi, toujours,
C'est toujours toi que je découvre,
Ô Raphaël !

Je me figure qu'à Florence,
Où dit-on tu fis ce portrait,
Les belles dames en souffrance
Devaient te trouver fort bien fait...
Mais moi, ignore ma démente,
Ô Raphaël !

À moins que te changeant en page,
En mince page au rire clair,
Tu n'animes ta blonde image
D'un frisson courant sur ta chair,
En me donnant ta lèvre en gage,
Ô Raphaël !

TROUVÈRES

— Ô mon page, mon joli page,
Soupire la blonde princesse,
Prends ta douce viole et berce,
Ô berce-moi, mon joli page !

Mais répond : Noble châtelaine,
Loin d'ici-bas vole mon âme,
Vers la guerre et les oriflammes,
Ne saurais que chanter ma peine.

— Ô mon page, mon joli page,
Pleure alors la belle princesse,
Laisse-moi goûter ta caresse,
... Rien qu'un baiser, mon joli page.

Mais répond : Ma très rose mie,
Mon cœur est pris par un que j'aime,
Il est pareil et d'âge même,
Autre caresse est endormie !

— Ô mon page, mon joli page,
Manda la méchante princesse,
Tu mourras pour tant de hardiesse...
Et l'autre aussi, mon joli page !

... Les enferma dedans la tour
Dix mille années, et puis un jour
On les trouva morts, lèvres jointes,
Dans un dernier geste d'amour !

ESTAMPE

En pourpoint de velours, dont le bleu effacé
Fait ressortir le rose ingénu du visage,
Cheveux blonds, grands yeux noirs, l'air effronté, le page
Mordille entre ses dents un gant qu'il tient froissé
Avec un poignard clair dont la lame étincelle ;
Son autre main caresse une mince escarcelle
Où doivent s'ennuyer tout seuls des billets doux...
Voici que justement, un plissement très doux
Effleure le velours de la lourde tenture,
Et qu'un autre gamin, passant là d'aventure
Lui cueille d'un baiser sa lèvre et son désir !

SOUVENIR

La douceur moite et claire de tes lèvres câlines
A laissé sur ma bouche une saveur de fruit,
Qui torture et fait naître au milieu de la nuit
Comme de très vagues appels de mandolines.

Je me sens triste et seul et j'ai besoin de toi,
Comme un enfant malade a besoin de sa mère
Et si Dieu le voulait, pour toute lumière
Qu'il m'accorde tes yeux, lumineuses de foi !

Par instant, la douleur, dans l'ombre évocatrice,
Se réveille, semblable au spectre de la mort,
Et mes mains sont sans force, et mon âme s'endort
Brisée par ta Beauté pourtant libératrice !

MIGNONS DU ROY

En jolis animaux de luxe que nous sommes,
Étendons nos chairs d'ambre à l'élégant dessin,
Sur ces fourrures d'or et sur ces doux satins,
Rêvons, veux-tu, que nous ne sommes plus des hommes !

Jetons-nous dans le rêve exquis de notre orgueil,
Les jours s'écouleront à respirer des plantes
Aux fleurs d'âcre parfum et de sève éclatante,
Dont les exhalaisons embaument les cercueils.

Soyons infants d'Espagne, aux lourdes chevelures,
Le regard submergé d'un incertain ennui,
Où se mélange un peu d'aurore, un peu de nuit :
Ployons nos frêles corps sous de vieilles armures ;

Et sous les baldaquins, armoriés tout autour,
En jolis animaux de luxe que nous sommes,
La langue rose entre nos dents de jeunes chiens,
Nous ferons, mon seigneur, très galamment un somme.

L'AMOUR

Comme ça rend joli l'amour,
L'amour sur tes lèvres exquises,
A l'air d'une abeille surprise
Dans une fleur de velours.

Moi que ton rêve divinise,
Je sens mon cœur pris pour toujours,
Comme un oiseau qui vole autour
Des campaniles de Venise.

Avant que meure au loin le jour,
Tu n'auras pas trop de surprise,
Si je t'ai dit tant de bêtises...
Comme ça rend joli, l'amour !

CRÉPUSCULE

Le soleil rose et roux décline à l'horizon,
La plaine est toute moite et toute défaillante,
Un bois lointain s'efface, un peu d'eau miroitante
Semble avec le brouillard ombrer des floraisons.

Sur la tour du château où les contes de fée
Ont laissé en passant comme des rêves bleus,
Un page, un enfant blond, alangui et nerveux,
Profile le dessin de son corps de poupée.

Il pense aux voluptés étranges, aux baisers
Où les dents vous mordent comme des clous d'ivoire,
Et tandis que le ciel prend des reflets de moire,
Il défait le velours de son pourpoint rosé

Et regardant d'amour le grand soleil oblique,
Montre son sexe nu où son doigt joue encor,
Ses yeux cernés d'azur, ses cheveux cernés d'or,
Et s'offre en un désir au soir mélancolique.

LES BAISERS INGÉNUUS

Pour M. le marquis de Sade

CHÉRUBIN

Avec tes cheveux blonds et tes longs yeux de chatte,
Et ta jeune ignorance où la passion sommeille,
Avec ton geste, avec ta sveltesse vermeille,
Et ta lèvre, ta lèvre au baiser encor moite,

N'es-tu pas, Chérubin, un ange qui me damne,
Pour meurtrir le désir qui naît de ton sourire,
N'es-tu pas le poison dont je meurs loin des femmes,
Invinciblement seul, grisé par mon délire ;

Ai-je donc respiré l'infini qui se glisse
Sur ton corps ambigu comme un peu de soleil ?
Je chante et je t'adore, ébloui, dans le ciel,
Mais prends garde qu'un jour ma bouche te maudisse !...

Est-ce ta joliesse, un peu frêle, un peu grêle,
Ou le rêve fleuri au bord de tes grands yeux ;
Est-ce presque l'amour de tes doigts vicieux,
Ou ta chair aux blancheurs mates de tourterelle ?

Mélange de névrose et de grâce, gamin,
Gamin qui réunit la Beauté et l'Enfance,
Je ne connais que toi, tu charmes mon silence,

Tu tressailles en moi, Désir sans lendemain...

...Je t'aime, et dans mon cœur tu vibres et tu dances,
Tu dances, Chérubin, avec l'air d'un Watteau,
En secouant, d'un air amusé, ton manteau
Rougi par les Trophées où ma vie se balance...

Tu dances quelques pas de gavotte et j'en meurs,
Quelques pas très menus, très légers de gavotte,
On commence en chantant, pour finir on sanglote,
Car mon étrange amour est fils de la Douleur !

RETOUR DE CYTHÈRE

Dans un décor à la Watteau,
Amour, baisers, flûtes et masques,
Quelque jardin avec des vasques,
Et des statues près d'un jet d'eau,
Dans un décor de soie légère
Plein de soleil et de baisers,
Plus rageurs que des défroqués,
Voici les retours de Cythère !

Les uns, accablés de douleur,
Négligent leurs habits de fête ;
Ils ont, ceux-là, perdu la tête,
Et rêvent aux vieilles douceurs ;
Les autres sont plus raisonnables,
Disent : c'est Elle, ou bien, c'est Lui
Que j'ai laissés et que j'ai fui,
Et leur gaieté est pitoyable...

Tous les blasés de l'Île d'or
Jurent dans leur foi intérieure
Qu'ils n'iront plus... à la bonne heure !
Ils grillent d'y partir encor...
Amours, baisers, flûtes et masques,
Dans un décor à la Watteau,
Quelque jardin avec des vasques
Et des statues près d'un jet d'eau...

POUDRE À LA MARÉCHALE

J'aurais désiré vivre un siècle en arrière,
Parmi les Trianons et les frivolités,
À dire exquisement quelques légèretés...
À croquer une praline de bonbonnière.

Je me serais, grand Dieu, fait peindre par Van Loo,
Le regard évanoui et le geste futile,
Avec, pour fond lointain, une Cythère, une île
Frémissante et fine et toute émue d'oiseaux,

Prêt à m'y embarquer aux doigts d'une bergère,
— Oh ! pas plus de quinze ans, moi-même en ayant vingt —
J'aurais aimé cela, égoïste et câlin,
Dans le décor gracieux d'une aurore éphémère !

IL PLEUT, GENTIL BERGER

Ariette à Mozart.

Il pleut, gentil berger,
Sur les toits de la ville,
Que ton rêve tranquille
N'en soit point dérangé,

Car la pluie est berçante
Pour des cœurs endormis :
Oh ! la pluie, mon ami,
Sur le sein de l'amante !...

Chair de jade et ciel gris,
Baisers en ribambelle,
Mais il pleut de plus belle,
Berger, te voilà pris :

Laisse-toi clore l'âme
D'un de ses doigts vermeils,
Vous croirez qu'au soleil
Toujours nous nous aimâmes ;

Et ce bruit de roseau,
Chanson d'escarpolettes
Que font ces gouttelettes
Ainsi que des oiseaux,

Deviendra la caresse
Dont tu meurs aujourd'hui,

Les étreintes, les cris,
Berger, de ta maîtresse...
...Il pleut, gentil berger !

IN EXTREMIS

Souvent, lorsque le soir berce d'un geste doux
Les horizons vieillis et les vieilles histoires,
Lorsque l'âme s'emplit de souvenirs de gloire,
Que brille l'Avenir comme un tas de cailloux,

Mon pauvre cœur s'enfuit loin des joies de la terre,
Et malgré sa jeunesse erre vers la Douleur,
Pareil à ces oiseaux que le jour obsesseur
Oblige dans les rocs à cacher leur misère,

Et mes yeux, où le ciel met sa parure d'or,
Se tournent vers les tiens comme vers un mirage,
Comme pour se pencher sur un calme sillage,
En adorant le spectre adorable des morts !

LE MENDIANT D'AMOUR

Ariette à Verlaine.

Je fais peur à l'abeille,
Je connais les baisers :
De mes gestes rosés
Je les cueille à la treille.

Mes souvenirs de joie,
Ma jeunesse et mes chants,
Déjà de vieux amants
Sont des morts pour la vie.

Nulle ombre délicate
Ne survit dans mon cœur,
Ni chagrin ni douleur,
N'ai-je que perdu Kate ?

Oh, c'est bien là ma peine,
Je n'en sais la raison,
Je me meurs du poison
Des caresses lointaines...

De mes gestes rosés
Je les cueille à la treille,
Je tais peur à l'abeille,
Je connais les baisers !...

LES HEURES CLAIRES

RÉVEIL

La chambre est molle encor des baisers de la nuit,
Un parfum de jasmin et de batiste fine
Flotte et vient caresser leur étreinte enfantine,
Ils donnent avec des airs de bébés amis.

Leurs lèvres sont rosées et leurs yeux ont des cernes,
Des cernes violets, meurtris par leur sommeil,
Ils soupirent parfois dans leur rêve vermeil,
Sans que leurs corps mêlés de l'autre se discerne :

On dirait deux gamins éperdument pervers,
Sur un lit de collège ou sur la mousse épaisse,
Comptant leurs treize années et leur blonde jeunesse
Sur un clavier de dents de lait, de regards clairs.

Leurs doigts, petits doigts blancs comme des clairs de lunes,
Se cherchent vaguement et errent sur les draps,
À la recherche du duvet de jeune chat,
Qui commence à fleurir aux creux des ombres brunes,

Tandis que des rideaux entr'ouverts sur le ciel,
On aperçoit tout bleu, réveillé et tranquille,

Le jardin où l'oiseau roucoule son idylle,
Et les grands bois couverts d'un chapeau de soleil !...

AUBADE

Le ciel est pâle encor de la nuit qui se meurt,
Une étoile y survit étincelante et brève,
C'est moi, mon Bien Aimé, ton fidèle chanteur,
La harpe frissonnante et l'extase en mon cœur,
Attendant ta venue j'adore ma Douleur,
 Tu parais, et le jour se lève !

Ainsi qu'un vol d'oiseaux autour du colombier,
Tes regards et l'aurore ont caressé mon âme,
Je reste près des bois et près de l'égantier.
Dont tu donnas la fleur à ton ménétrier,
Et dans la clarté rose et dans l'air printanier,
 Gai de soleil et d'oriflammes !

Tu laisses jouer tes doigts sur le lourd balcon blanc,
Indolemment, chéri, tandis que j'ai la fièvre
De ta chair qu'au soleil je voudrais jusqu'au sang,
Pour t'arracher enfin un seul aveu tremblant,
Tu joues et moi je souffre, tu ris, je suis l'amant,
 Qui voudrait dormir sur tes lèvres !

Les buissons m'ont caché de ton royal réveil,
J'ai vu que ta pensée s'égarait sans la mienne ;
Ici, près du ruisseau murmurant de sommeil,
Le matin étant clair nous aurions pris conseil,
Les baisers s'envolent d'un essor non pareil,
 Pourvu qu'à deux l'on se souviene !

...Mais le pauvre amoureux demeuré loin du bal,

Après que ses désirs t'ont cherché sous les arbres,
N'a plus qu'à sangloter sur son chagrin brutal,
En gardant ton image ainsi qu'en du cristal,
L'image d'un regard mêlé à floréal,
Dont le soleil a fait du marbre...

DÉPART VERS L'AUORE

J'aurais voulu partir par un matin limpide,
Par un matin d'été, limpide et frissonnant,
Qui luirait sur la mer et qui rendrait plus blanc
Le vol des grands oiseaux à l'horizon languide...

...Par un matin très doux j'aurais voulu partir,
En écoutant au loin d'incertaines musiques,
Partir avec un air d'amour mélancolique,
Partir sans le regret de t'avoir fait souffrir.

Sur la grève dorée aux reflets de l'aurore,
La barque m'attendrait toute pleine de fleurs,
Pour avoir près de moi encore la douceur,
La douceur de tes yeux et ton sourire encore.

Vers mon été de rêve et vers ta volupté,
Je hisserais la voile où du soleil palpite,
Et au départ du port, je chanterais, petite,
Un seul et triste adieu à ta jeune beauté...

De longs jours sur les flots glissant telle qu'un cygne,
Ma barque poursuivrait son but aventureux,
Et parfois regardant l'horizon et les cieux,
Vaguement chercherais-je à te faire des signes,

Jusqu'au moment où l'or des pays inconnus,
Et la douceur de vivre en ces lointaines terres,
Me donneront l'oubli par leurs splendeurs légères,
En m'offrant leur parfum et leur calme ingénu,

En m'offrant un été sans angoisse et sans crise,
Fleuri comme un jardin et doux comme un baiser,
Où la rose d'amour plus qu'aucune autre exquise,
Joncherait mon chemin de rêves irisés.

J'aurais voulu partir par un matin limpide...

IV

Il était blond, et rose, et frêle, et gai tout plein,
Il avait un air de vous regarder, gamin.
Ses grands yeux par instants, on eût dit du champagne :
Et par instants des fleurs de curé de campagne ;
Sa lèvre était étrange à force de candeur,
Je n'osais l'embrasser trop tendrement de peur
Qu'elle ne vienne à fondre ainsi qu'un cœur de rose ;
Mais sa lèvre, ses yeux, auraient été sans cause,
Sans cette beauté pure et charmante d'enfant,
Que de jolis bijoux à baiser en se jouant,
Si dans le coin rieur des joues, presque en cachette,
N'étaient nées par hasard deux divines fossettes,
— Fossettes où l'amour avait dû s'endormir
Un matin de soleil ou un soir de désir, —
Et où mon cœur, comme un oiseau, a fait son nid !

SKETCH

Nous nous sommes connus une journée à peine,
Dans un hôtel anglais tout en pitchpin verni,
Je vois tes cheveux blonds et tes grands yeux bleuis
Et ta frêle démarche au bord de la fontaine.

Nous avons échangé de banales paroles,
Ton geste était menu et ta voix me berçait,
Tu me disais des riens avec des airs coquets
Et puis nous avons joué, tous deux, à pigeon vole.

Tes doigts blancs s'égrenaient sur mon poignet timide,
Et laissaient dans mon sang de longs frissons mourir,
Pendant que tu riais, je sentais le désir
Monter comme un ferment étoilé et splendide...

Puis nous sommes partis, sans même un seul adieu !

VICTOIRE

Jamais je ne serai qu'un poète d'amour...
Et mes chansons pour toi seront nées sur tes lèvres ;
Est-ce ma faute hélas si nos baisers sont mièvres,
Et paraissent durer un peu... beaucoup... toujours !

Ma voix t'entoure et te caresse, petit ange,
D'un murmure extasié qui ressemble au soleil,
Et si j'ai confondu tes yeux avec le ciel
Ai-je fait pour cela une erreur trop étrange ?

Et puis ces mots d'azur dont j'ai bercé nos cœurs,
Ne sont pas inconnus aux hommes qui me lisent,
L'enthousiasme d'or dont mes hymnes se grisent,
Beaucoup l'ont possédé aux instants de bonheur !

Je ne fais qu'exprimer les ferveurs et les larmes,
Les élans inconnus d'autres à moi pareils,
Ainsi qu'un jeune chef après un soir vermeil,
Fait jaillir des trophées aux pointes de ses armes !

LÀ-BAS... TOUT LÀ-BAS !...

Vers des lacs tout rosés, sur des nacelles blanches,
Mes rêves sont partis comme des fleurs d'azur,
Vers les lacs frissonnants de tes regards si purs,
Ils se sont envolés sur des nacelles blanches !...

Pauvres petits oiseaux et timides essors,
Reçois-les sur ton sein aussi doux que l'aurore,
Et lorsque la nuit palpitera encore,
Je viendrai les bercer dans leurs reposoirs d'or.

Peut-être à découvrir la beauté qui le voile,
Mes yeux épouvantés ne trouveront-ils plus,
— Rameaux morts au hasard du livre qu'on a lu, —
Que des serments menteurs, que des dédains d'étoile !

SOURIRE

Lorsque l'œil de l'enfant s'ouvre à la lumière
Et reçoit le ciel dans son ciel,
On croirait voir s'ouvrir un livre de prière,
Innocent et vermeil !

On croirait voir fleurir une gerbe angélique,
Sous la rosée du Paradis,
On croirait voir briller une aurore mystique
Où Dieu serait béni :

Caresse, il s'est mêlé à sa douceur câline,
La gravité du Tout-Puissant,
Miroir tremblant du ciel et teintes zinzolines,
C'est le sourire de l'enfant !

T'EN SOUVIENT-IL ?

Ce fut un murmure,
Ce fut un délire,
Son de toutes lyres,
Dans l'azur !

Ce fut une pluie
De roses très fines,
Presque mousselines,
Sur la nuit.

Ce fut une aurore,
Une aurore étrange,
Où passaient des anges,
Aux yeux d'or.

Ce fut — il effleure —
Un parfum d'ivresse,
Union de caresse
Et de fleurs,

Et parmi les ailes,
Ces odeurs légères,
Parmi ces voix claires
Un appel !

Oh ! douceurs, rosée,
Chansons, espérance,
L'amour à sa naissance :
Ton baiser !

...Ce fut un murmure,
Ce fut un délire,
Son de toutes lyres
Dans l'azur.

LA LAYETTE

Linons légers, brins de linons,
Rubans rosés, et linons frêles,
Froufrous de soie, riens de dentelles,
Mille petits bruits, dis-je, d'ailes,
Linons légers, brins de linons
Comme des fleurs de Trianon,
Que la layette sera belle !

Maman chérie, blonde maman,
Votre jeune âme sourit-elle,
À préparer ces bonnets grêles,
Où s'abriteront pêle-mêle
Votre triomphe et votre enfant ?
Maman chérie, blonde maman,
Que la layette sera belle !

Berceau d'espoir, petit berceau ;
Pour le bébé que Dieu appelle.
Sauve-le de la mort cruelle,
De peur que le cœur ne nous fêle.
Berceau d'espoir, petit berceau,
Nid où s'endormira l'oiseau
Que la layette sera belle !

XI

L'enfant s'éveille au bord du rêve
Qui le charmait dans son repos,
Il les suivait mieux que sur l'eau,
Ces vagues qui glissent sans trêve...

L'enfant s'éveille et tout sourit,
Le clair sourire qui l'éclaire
Semble un reflet de lumière,
Éclore aux lèvres du petit.

L'enfant s'éveille et tout est rose,
Près du berceau tout est joli,
Car, n'est-ce pas un gazouillis
D'oiseau parmi les fleurs écloses ?

L'enfant s'éveille, ô chasteté !
Sur un lit de soie et de mousse,
Tend sa main frêle et tend le pouce,
Qu'il suce avec curiosité,

Et la maman, ravie et folle,
Contemple ces deux grands yeux,
Et n'ose leur montrer les cieux,
Tout pleins d'oiseaux, comme eux, qui volent !

LES CLOCHES

Comme des voix tour à tour lointaines et proches,
Me caressant le cœur de tristes voluptés,
Ainsi que des oiseaux aux ailes de clarté,
Comme des voix d'amour, tendres aussi, les Cloches !

Sur le petit village anglais de briques roses,
Intimes quasiment et d'un vol très discret,
Elles viennent bercer mon rêve et puis après
S'évanouiront dans le plaisir exquis des choses,

Et je t'aime et je pense à toi qui les écoute,
À nos désirs unis quoique tes yeux soient loin,
À notre amour immense et toujours incertain,
Pour qui je donnerai toute mon âme, toute !

AS YOU LIKE IT

Une femme en casquette à carreaux, les deux bras
Découverts et rougis par le gin et le hâle,
Montre son poing furieux à un gosse qui râle
Du plaisir d'avoir mis sa mère en cet état.

Tout près du mur, car c'est en chambre, un tub d'eau froide,
Une éponge, un savon pour le supplice affreux,
Que le même prévoit du bout de ses yeux bleus,
Et que la femme indique au bout de son doigt roide.

Alors comme il faut bien le respect des parents,
(Tout un monde moral se révèle en calottes)
Elle l'empoigne par le fond de sa culotte,
Le met nu comme un ver, le fesse et reculotte...

Madame le Pears Soap est le meilleur savon !

MÉLANCOLIE

Ce matin j'ai rêvé près des fleurs du jardin,
Et ma peau a gardé l'odeur des fleurs légères,
Respires-en sur moi la douceur éphémère,
Nos baisers sembleront des perles en écrin.

Ce matin j'ai rêvé près de l'eau murmurante,
Où luisaient des bijoux qui tombaient du soleil,
Et mon amour pour toi, à ces bijoux pareil,
Frissonne dans mon cœur sa chanson enivrante.

Ce matin j'ai rêvé sous les grands arbres verts,
Et la brise en passant se vêtissait de soie,
J'en ai gardé la lente et délicieuse joie,
Et pour toi mon désir est un ciel entr'ouvert.

Ce matin j'ai rêvé près des maisons désertes,
Ton sourire est venu comme pour les vêtir,
Des fleurs de ma passion et des fleurs du désir,
Que respirait mon âme au seuil des portes vides.

KEEPSAKE

Si je t'avais, ô ma Beauté, dans ce jardin,
Dans ce jardin ombreux où les fleurs nous regardent,
J'aurais voulu chanter sur ton corps souple et fin,
L'hosannah des Amants et la chanson des Bardes ?

J'ai le cœur tout grisé de parfum et d'amour,
Et dans l'ombre où ma chambre a des tons de velours,
Il me semble éveiller des rêves tour à tour,
Et des fantômes blonds, et des lèvres pâlies ;
Il me semble éveiller le son des voix amies,
J'ai le cœur tout grisé de parfum et d'amour !

Parfois, en feuilletant au hasard quelque livre,
On retrouve séchée, plus pâle que la mort,
Une fleur d'autrefois où l'on aimait pour vivre :
De même en ce soir doux, les souvenirs frôleurs
Caressent mon émoi plus encor que la fleur,
Fanée et si jolie au milieu de son livre...

J'ai le goût des baisers naïfs et enfantins,
Qu'à treize ans j'ai donnés, ignorant du chagrin.
La Tendresse perdue laisse un regret divin,
Diminuée d'autant qu'elle devient lointaine,
Voici pourquoi, petit, j'éprouve tant de peine,
Et même ton baiser ne tuera pas l'Ancien...

Mais du moins que tes doigts posés sur mes paupières
Retiennent un instant ma langueur prisonnière.
Mes rêves seront beaux, entr'ouvre la volière,
Déjà ils ont frémi dans leur essor vermeil,

Et pour te voir encor mets-toi en plein soleil,
Ou du moins que tes doigts errent sur mes paupières.

Chante, mignon Ami, un air qui soit berceur,
Car j'ai besoin d'oubli, ainsi qu'un voyageur
Égaré trop longtemps aux rivages trompeurs ;
Le rythme de mon mal, ta plainte l'angélise.
Ami, fais-moi pâlir sous ta caresse exquise,
Le parfum et l'amour m'ont tout grisé le cœur !

LES PAUVRES MORTS

Comme de pauvres petits morts sans cimetière,
Pêle-mêle enlisés dans mes larmes légères,
Vous rêvez d'autrefois, mes souvenirs d'amour,

Et vous avez l'espoir de vivre quelque jour,
De vivre encor longtemps vos naïves idylles :
Que vos cercueils de fleurs aient un repos tranquille !

...Un matin de printemps chassera leur sommeil,
Sur un air de tristesse, à la fois lent et tendre,
Et leurs yeux souriront au bonheur du soleil...

Mais, jusqu'à ce que la vie vienne les prendre,
Puissent-ils continuer à bercer ma douleur,
À bercer ma douleur de leur chaste douceur,

Comme de pauvres petits morts sans cimetière !

LES SOIRS

Il est des soirs ardents où l'on voudrait aimer,
Où l'on se sentie cœur plein d'extase et de gloire,
Où l'univers entier apparaît dérisoire
Pour pouvoir contenir ce qu'on voudrait aimer !

Il est des soirs câlins où le rêve nous grise,
Et où le souvenir vous étreint comme un chant,
Où les instants flétris évoquent en passant
Un fantôme perdu dont le rêve nous grise...

Il est des soirs mauvais où la haine surgit,
Comme un serpent couvé par notre pensée blême,
Où l'on voudrait tuer en soi le Remords même,
Le remords d'autrefois dont la haine surgit ;

Il est des soirs d'angoisse où se tord la souffrance
Et où nos pauvres corps se sentent les vaincus,
Ma prière, ô mon Dieu, ne l'entendez-vous plus,
Ou suis-je détaché des humaines souffrances ?

...Il est des soirs très doux où l'on voudrait mourir,
Bercé par la musique étrange d'une église,
En donnant un baiser à des lèvres exquisées,
Des lèvres de sommeil dont on voudrait mourir...

Mais il est des soirs gris où sans savoir l'on pleure,
Où les larmes de deuil attristent sans raison.
Ô qu'un seul mot d'amour éclaire la Prison,
La Prison d'amertume où sans savoir l'on pleure !

À JAMAIS

Pour nous aimer comme je veux t'aimer toujours,
Nous irons nous cacher dans les hautes montagnes,
Et là, tout près des aigles d'or, loin des campagnes
À vivre de tes yeux j'en oublierai le jour.

Mais si quelqu'être au front méchant venait nous prendre,
Nous ouvririons les bras aux plaines du désert.
Aux regards des méchants je préfère l'Enfer.
Et sur le sable roux j'aurai ton baiser tendre.

Pour nous aimer, comme je veux t'aimer toujours,
Si le désert était violé par les conquêtes,
Vers les neiges du Pôle nous lèverions nos têtes
Et sous les flocons blancs nous rêverons d'amour !

Nous y serions surpris, qu'il nous reste le gouffre,
Nous en serions chassés, qu'il nous reste la mer,
Les vagues rouleront pour jamais nos corps fiers,
Et là c'est le repos des haines dont je souffre :

Car avec ta beauté et tes yeux étoilés,
Tu pourras assouvir nos communes vengeances,
En écoutant ta voix les marins en démence
Viendront mourir aux rocs sans t'avoir dévoilé...

Et lorsque la charogne enivrée et putride
Sera assez épaisse aux saillies des rochers,
Nous en ferons rempart, et les doigts rapprochés,
Nous nous évanouirons dans l'étreinte splendide !

ARIETTE

Berce-moi dans tes bras
Comme un pauvre enfant triste,
Et que ta voix persiste
Puisque mon cœur est las !

Chante des lieds lointaines
Ainsi que notre amour,
Oh ! j'attendrai le jour
À calmer, à pleurer ma peine.

Évoque des désirs
Et des baisers sans nombre,
Moi je prierai dans l'ombre
Mes anciens souvenirs.

Des souvenirs de joie,
Puisque mon cœur est triste
Et que ta voix persiste,
Berce-moi dans tes bras !

L'amour finit de sorte
Que l'on souffre longtemps

Après que l'âme est morte,
De l'avoir chanté tant !

Quelque souvenir passe,
Puis un autre s'enfuit,
La pensée s'enlace
Au rêve qui la suit :

Je te revois encore,
Avec tes yeux mouillés,
Rose venant d'éclore,
Gosse à peine éveillé ;

Ta peau était en nacre
Avec un goût de lait,
Un parfum doux et âcre
De ton corps s'exhalait.

Quand je te voyais rire
À un autre qu'à moi,
...Je souffrais le martyre,
Mon cœur saignait en croix,

Et j'avais tant de peine,
À te sentir lointain,
Que du soir au matin
Je priais pour la peine.

Maintenant où es-tu,
Pauvre petit, cher ange ?
Oh ! la vie est étrange
Pour ceux qu'on n'aime plus.

Jusqu'aux cieux, tout s'envole,
Tout se meurt pour nos yeux,

Et l'on perd l'auréole
Qui nous avait fait Dieu !

BERCEUSE

Si tu veux t'endormir à l'ombre de la nuit,
Loin des feux vacillants que les astres nous jettent,
Je baisserai la voix ; la nuit sera muette.
Tu fermeras les yeux : les astres auront fui.

Si tu veux t'endormir sans admirer la gloire,
La gloire émue et chaste où vécut notre amour,
Mon cœur te laissera seule au fond de la tour,
Comme les Cendrillons qui n'ont pas eu d'histoire.

Si tu veux t'endormir vers un rêve meilleur,
Fleuri d'embrassements plus subtils que les nôtres,
Si ces paradis-là sont supérieurs aux autres,
Pars cueillir des bouquets dont j'aurai la fraîcheur.

Mais... si tu veux dormir jusqu'à la mort sereine,
Et que, pour l'infini tu désires la mort,
Alors je partirai t'y suivre jusqu'au bord,
Comme un oiseau chassé par des clameurs lointaines !...

CHANSON SUR LA COLLINE

Sur la colline aux herbes roses,
L'aurore a entr'ouvert ses yeux,
Elle a pour berceau les cieux,
Elle a pour hochet les choses.

Comme un petit enfant gâté,
Elle joue avec l'étincelle
Et pose du feu sur les ailes,
De cet oiseau qu'on nomme Été...

Et si des chansons par la plaine
Vers elle arrivent dès l'azur,
Elle les mêle au soleil pur
Et au murmure des fontaines,

Pour en créer une rumeur,
Pour en créer un hymne immense,
Que sur son sol dans la distance,
Entend mourir le laboureur :

La voix des matins splendides !

CHANSON SUR L'ÉTOILE

L'étoile que je vois,
Tu la vois comme moi,
De ta contrée lointaine,
Même effroi, même peine,
Tu la vois comme moi.

Son reflet presque tremble,
Et des soirs elle semble
Pleurer de ma douleur,
Ces soirs-là dans mon cœur,
À toi elle ressemble :

Car malgré ton départ,
Subsistent nos regards,
Sur eux n'erre aucun voile...
Mêlés dans une étoile,
Subsistent nos regards !

LOINTAINEMENT

Par la fenêtre ouverte aux musiques du soir,
J'entends chanter ta voix, nostalgique et gamine,
J'entends chanter l'amour sur ta bouche divine,
Lointainement un air de vague nonchaloir.

Des parfums et des sons, des cendres de tes yeux,
M'étreignent, ô chéri, de douleur et de joie,
C'est comme si, vois-tu, j'avais mon âme en soie,
C'est comme si ma vie souriait au ciel bleu...

Tu ne sais pas, hélas, et jamais tu n'as su
La douceur de penser aux tendresses lointaines,
Et l'écho de ces vers que l'écho me ramène,
À entendre est divin tel qu'un bonheur perdu :

Par la fenêtre ouverte aux musiques du soir,
J'entends chanter ta voix nostalgique et gamine.

CHANSON SUR MER

Avec des mots d'azur qui tremblaient sur nos lèvres,
Nous nous sommes bercés tous deux jusqu'à la mer,
Je croyais dans mes yeux contenir le ciel clair
Et nos cœurs palpaient d'espoir et de fièvre.

Mais en gagnant la plage où roulaient les galets,
Te souviens-tu encor de l'ardente prière ?
L'eau frissonnait comme une étoile entre les pierres,
Pareille un peu, le soir, à tes yeux violets.

Mais en gagnant la plage et les larges distances,
J'ai senti l'infini descendre sur mon cœur,
Un peu du vent du large avec d'autres senteurs,
Emporter mon amour vers les vagues immenses !

LES CENDRES DE TES YEUX

Je vais partir demain et je me sens tout triste,
Je quitte cependant l'hiver pour le soleil,
L'hiver épars déjà sur les monts d'améthyste,
L'hiver frileux déjà aux horizons vermeils,

Et les bois dépouillés, et les branlantes portes,
Où s'appuyait jadis ton souple bras berceur,
Ai-je donc laissé les rêves de mon cœur
Joncher les grands chemins comme les feuilles mortes ?

Je ne sais, mais vois-tu, l'appel de ce départ,
Les mille riens qu'on touche, et que tes doigts frôlèrent,
Les petits bibelots que tes désirs aimèrent,
Tout cela vaguement rappelle tes regards,

Et chaque fois mon âme est plus grise et plus vide,
Et chaque fois mon cœur a ses sanglots secrets,
Rien qu'au doux souvenir des choses que j'aimais,
Et qui sont, pour toujours, mortes en toi, Splendide !

CURIEUX D'AMOUR

Comme deux petits chats, aux yeux à peine ouverts,
Laissant entre leurs dents passer des langues roses,
Deux enfants sur un lit ont d'adorables poses,
Et jouent à s'embrasser, ingénument pervers,

L'un est blond ; il sourit, son regard est si pâle
Que l'on dirait le ciel reflété par un lys,
L'autre, ainsi qu'un berger de Virgile, est assis
Et dans son regard clair se meurent des étoiles.

Ils unissent leurs doigts en prières ; le jour
Par les vitraux d'émail s'enfuit et se disperse,
De très lointaines fleurs vient un parfum qui berce
Leur jeune enlacement de curieux d'amour.

Parfois un cri, parfois aussi un long frisson très tendre,
Que chantent les baisers passionnément rendus,
C'est joli comme tout, de les voir confondus :
Encore un... — Quoi ? — Encore un baiser ?... — Viens le prendre !

Aimez, aimez, enfants, car votre âge est celui
Où l'amour est divin pour les yeux de l'enfance ;
Croyez ! belle est la vie quand on a confiance,
Les chagrins viendront vite et la joie aura fui,

Moi j'ai déjà vingt ans et c'est presque de l'âge ;
Me serait-il permis de ne pas être sage ?
Et d'être ami d'amour pareil à ceux d'hier,
Comme deux petits chats aux yeux à peine ouverts ?

LA NEIGE EN FLOCONS LENTS...

La neige en flocons lents tombe sur la grand'ville,
Oh, donne-moi tes yeux, tes yeux aux cernes sombres,
Je veux, puisqu'il fait nuit, leur mettre un peu plus d'ombre,
Les meurtrir davantage à mes lèvres agiles ;

Sens-tu dans la chambrette errer une odeur fine ?
J'ai jeté sur le lit de sauvages fourrures,
Où mes doigts animés joueront à l'aventure,
Sur tes jeunes seins gros comme des mandarines,

Et quand nous serons las des caresses mutuelles,
Bercés par la torpeur de ce long soir de glace,
Gamine, saurais-tu quelque baiser vivace
Pour donner aux désirs qui m'énervent, des ailes ?

SI TU VEUX...

Si tu veux nous irons jusqu'à notre chaumine,
Qui dort les pieds en terre au détour du sentier,
Et nous irons cueillir, le long des cerisiers,
Les fruits rouges et clairs comme ta bouche fine.

Avons-nous besoin d'un panier ? Non, mon amour !
Tu étendras les mains dans ton tablier rose,
Avec une adorable et pourtant grave pose,
Et je croirai au loin voir s'adoucir le jour.

Si tes yeux, ravissants et prometteurs d'ivresse,
Suivent en même temps les promesses des miens,
Tu verras, ma chérie, qu'une cueillette est bien
Dangereuse au printemps, la saison des caresses...

Peut-être aussi qu'avant de monter l'accomplir,
J'oublierai tout devoir pour changer la maraude :
Le corail de là-haut avec ta lèvre chaude
Et les fruits des bosquets avec ceux du désir.

Hélas, j'ai tant envie de faire des bêtises,
Que ton pardon sera le bienvenu ici,
Pourvu que ton baiser n'en reste cramoisi,
D'avoir ce matin-là goûté trop aux cerises !

RÊVE TRISTE

Parfois quand je suis seul à rêver, rêve triste,
Où mon âme d'enfant regrette de mourir,
J'aime pencher mes yeux vers d'anciens souvenirs
Qui vivent parce que leur caresse subsiste :

C'est dans un parc orné par les fêtes d'automne,
Au fond d'une allée svelte où se brise un jet d'eau,
Parmi les feuilles d'or et les derniers oiseaux,
Deux blondins, deux gamins dont le cœur s'abandonne...

Ils se sont enfuis loin des regards mauvais,
Loin des cours où l'on joue, mais où veille le maître ;
Et seuls, avec le parc pour témoin, tout leur être
Mutuellement s'offre gracieux et coquet ;

Oh ! la beauté morbide et maladive hélas,
Que témoignent leurs corps pâlis par la fièvre,
Et l'étrangeté des caresses de leurs lèvres,
Les opales fanées autour de leurs yeux las !

Ils cherchent à trouver jolis curieux précoces
Des voluptés aiguës dont ils puissent souffrir,
Une attente déçue en leurs doigts de désirs ;
Ils rient nerveusement de leurs spasmes de gosse

Et le plus grand des deux a quatorze ans à peine...

POURTANT ON N'OSAIT PAS...

Tu m'avais pris la main dans tes doigts fuselés,
Et je sentais frémir ton cœur à cette étreinte,
Tandis que vaguement sous leurs candeurs éteintes,
Nos prunelles luisaient comme un soir étoilé.

Nous savions qu'à nous deux on arrivait à peine
Jusqu'à vingt ans passés, c'était déjà très vieux !
Et l'on voyait courir, à fleur de nos mollets frileux,
Le doux pressentiment des caresses lointaines.

Pourtant on n'osait pas se le dire tout bas...
Un jour nous avons pris, sur nos communes lèvres,
Des jeunes baisers fous comme ces jeunes fièvres,
Ce n'était plus l'extase de ces moments-là.

J'aime à me souvenir, en ce soir doux et triste,
De ce silence exquis dont se berçaient nos cœurs,
Et comme à un joli petit frère menteur,
Il me plaît de t'écrire en souvenir d'Artiste.

Pourtant on n'osait pas se le dire tout bas...

INNOCENCE

Dans le dortoir tout bleu et dans les lits tout roses,
Nos petits cœurs d'enfants ont entr'ouvert leurs ailes,
Des rêves nébuleux ignorant la névrose,
Les ont fait palpiter comme des tourterelles ;

Sur les yeux endormis, sur les menottes closes,
La veilleuse fragile a posé sa lumière,
Et les lèvres grisées d'une chaste prière,
Nos petits cœurs d'enfants savent que Dieu leur cause.

Parfois comme un accord de viole lointaine,
Tremblant sur la douceur de ces candides choses,
Un frisson, un soupir enfantin se promène
Dans le dortoir tout bleu et dans les lits tout roses.

VIOLETTE BLANCHE

Lorsque tu étais loin aux vacances dernières,
Ma nostalgie vers toi entr'ouvrait son essor,
En plein soleil je rêvais de tes grands yeux d'or,
Tes cheveux étaient ciselés dans la lumière ;

Je n'osais plus courir ni jouer et pourtant,
Les champs se fleurissaient d'oiseaux et de murmures,
Quelles jolies parties, à deux dans la verdure,
Mon cher petit, si tu avais été présent !

On aurait ramassé, à genoux sur les herbes,
De gros bouquets remplis de sauvages odeurs,
Et nous aurions mêlé notre âme avec les fleurs,
Nos bouches confondues elles aussi en gerbes !

Puis, nous aurions gagné la lisière du bois
Où l'on entend chanter d'adorables musiques,
Et comme les bergers des vertes bucoliques,
Nous aurions écouté la fraîcheur de ces voix,

La nuit serait venue, propice, lente et blanche ;
...Laisse-moi, mon chéri, t'entourer de mes bras,
Et douter, en voyant cette lueur là-bas,
Si c'est le premier astre ou tes yeux, dans les branches !...

LE CLOCHER

J'étais un tout petit enfant, très blond, très sage,
J'avais dans mes yeux bleus une foule d'images,
Où Jésus souriait avec de beaux ballons ;
J'aimais courir sans but à travers les vallons,
Et cueillir des bouquets sur les talus, en route ;
Je rapportais cela à maman. Oh ! j'écoute
Encore dans mon cœur le bruit de ses baisers :
On eût dit qu'un oiseau venait de se poser
Sur ma joue de marmot aux couleurs légères,
Quand elle venait m'embrasser, petite mère !
Tout cela, c'est fini ! Et puis le grand jardin
Avait encor bien d'autres mystères câlins.
J'évoque un bosquet bleu aux mouvantes glycines,
Où les abeilles d'or, en arabesques fines,
Venaient sur le soleil jeter leur vol d'azur.
Comme l'enfant est beau, lorsqu'il demeure pur !
J'ai souvenance encor de ma joie innocente,
À courir comme un fou dans la mousse odorante
Après les papillons moins vifs que mes regards,
Ces escapades-là faisaient rentrer très tard.
Quelquefois on grondait : « Au pain sec, si tu bouges... »
Alors, j'inventais des histoires de Peau Rouge :
Un lac à traverser, un nid près de l'étang,
Ou le curé rencontré en se promenant ;
Ma voix d'enfant de chœur s'angélisait dans l'ombre,
La douceur des lilas venait du lointain sombre,
Le pardon de maman avait cette douceur...
Tout cela c'est fini. Puis tu vins vers mon cœur,
Vers mon cœur de treize ans avec un joli geste,

Je ne comprenais pas encor l'amour du reste,
Seulement je sentais un plaisir à te voir
Inexprimé et bon. Mes pensées, dans le soir,
Te cherchaient, petit frère, et lorsque, les mains jointes,
Je murmurais à Dieu des caresses éteintes,
Les regards de Jésus ressemblaient à tes yeux !
J'aurais voulu rêver de toi dans le ciel bleu,
Et te donner beaucoup de choses. Parfois même,
J'aurais voulu demander à maman qui m'aime
De nous garder tous deux à sa blonde maison.
Lorsqu'on se retrouva, après l'autre saison,
Nous avions des regards plus calmes et moins gosses,
Un très vague désir et des instincts précoces,
Te le rappelles-tu ? Par une après-midi,
Où brillait le soleil comme un roi, tu me dis
Des mots étranges et doux qui rendaient mon sang tiède ;
Moi j'étais très ému par ce rêve qu'obsède
Le printemps dans l'esprit d'un gosse de treize ans,
Et je ne sais pourquoi, à quel exact instant,
Mes yeux vers tes regards se tournèrent languides...
Tu t'es penché et j'ai senti ta bouche humide,
Ta bouche si câline, au parfum de jasmin,
Embrasser longuement mes lèvres de gamin ;
Oh ! j'en frissonne encor et mes paumes sont moites ;
Mon pauvre petit cœur, dans sa poitrine étroite,
Battait un rythme clair comme un tambour vainqueur.
L'alouette vers son nid a-t-elle plus d'ardeur
Que mon corps palpitant vers ton baiser si jeune ?
Et nous en avons faim ainsi qu'après un jeûne,
De ces ébats pervers où se mêlaient nos doigts.
Nous nous sommes écrit des lettres, oh, l'émoi
De ces premiers aveux tremblants comme des sources,
Après les jeux d'amour, après les folles courses,
Les membres parfumés par les avoines d'or ;
Notre rêve mettait toutes voiles dehors,
Les mots tracés en hâte étaient notre tendresse,

Je lisais ton baiser, j'épelais ta caresse !
Tout cela est fini ; et pour être plus seul
Je montais avec des ruses de chevreuil,
Jusqu'en haut du clocher d'où luisait la campagne,
Je m'asseyais sur une poutre, une montagne
Qu'avaient emprisonné des araignées, la nuit
Et j'entendais parfois arriver, faible bruit,
La clochette d'argent que sonnait le bon prêtre,
Parfois aussi d'en bas, par les hautes fenêtres,
Le sonneur chantait le carillon joyeux,
C'est l'Angelus, il faut bien prier le bon Dieu...
Alors, mon cher amour, grisé par les voix proches,
Grisé par la musique enthousiaste des cloches,
Où ta voix renaissait avec plus de désir,
Je criais longuement au fil du souvenir
Les paroles de feu dont tu grisais ma bouche...
Le joli pauvre gosse à la mine farouche,
Que je devais paraître en haut dans ce clocher !

MON ENFANCE

Parfois durant les nuits où la douleur déferle,
Ainsi qu'une tempête en mon cerveau brisé,
Je revois, s'estompant de reflets irisés,
Un enfant blond vêtu de blanc comme une perle ;

Il joue parmi les fleurs, frère aîné des oiseaux,
Qui vers les plus petits avec amour se penche,
Il a comme eux des ailes, les nids, sur les branches,
Laisseraient se poser son rêve en leurs roseaux.

Il joue et le soleil d'avril, qui là-haut chante,
Le prend pour un des lys qu'il a fait s'épanouir,
Si les anges voulaient ils pourraient l'accueillir,
Tant ses désirs sont purs et sa chair innocente !

Pourtant, lorsqu'il est seul, subitement ses yeux
Se voilent de chagrin précoce et d'amertume,
Pareils à ces matins où des flocons de brume
Enveloppent les bois et pâlisent les cieux.

Il souffre d'ignorer que son mal est sans cause,
Il souffre d'aimer trop pour ce qu'il est aimé :
Comme un pauvre petit Verlaine inexprimé,
Il souffre de respirer le doux parfum des roses

Et moi j'ai reconnu quel était cet enfant,
Les larmes qui dormaient en repliant leurs ailes,
Comme des cygnes blancs au bord de ses prunelles,
Je les ai vu couler de honte et de tourment.

Aussi je comprends bien que des lois soient sévères,
Que le destin de tous soit écrit dans l'acier,
Mais j'espérais peut-être un peu plus de pitié,
Pour l'ange rose et blond dont riaient les paupières !

SCHOOLBOY

C'était un lycée vieux et sombre,
Je me souviens, je me souviens...
Et dans mes yeux passa de l'ombre
La première fois que j'y vins,

Le proviseur était austère,
Il me semblait à moi un Dieu,
Et lorsqu'il fallut dire adieu
Et me séparer de ma mère,

Mon cœur d'enfant n'a pas osé
Crier sa douleur et son doute,
J'ai tout seul continué la route,
Aux souvenirs d'anciens baisers.

Un garçon m'a conduit en classe,
Tous regardèrent le nouveau,
Trouvant qu'il avait l'air d'un veau
Et j'ai gagné tout seul ma place.

J'ouvris des livres au hasard,
Je sentais bourdonner ma tête,
Les jours passés, tambour de tête,
Chantaient en moi le cher départ.

Je revoyais la maison close,
Le grand soleil la réchauffant
Et le jardin tout frissonnant
D'oiseaux, d'insectes et de roses.

Alors, comme je sentais un pleur
Hâtif couler le long des joues,
Pour ne pas que l'on me bafoue,
Que l'on se rie de mon malheur,

J'allai chercher de quoi écrire,
Là-bas à petite maman,
De quoi écrire en sanglotant,
Que je m'ennuie sans son sourire !

LUEUR SUR MER

Mon cœur sur ton souvenir se penche,
Comme sur la mer une lueur
Trace le reflet d'une lueur,
Autre qu'elle, plus longue et moins blanche ;

Mes yeux ont soif de tes yeux,
Veux-tu voir vers les étoiles,
Si aucune ne s'étoile
D'un désir malheureux ?

Mes lèvres contre tes lèvres
Pourraient adoucir, cher,
La tourmente de chair
Qui les dévore de fièvre,

Ô, mon cœur sur ton souvenir penche,
Comme une voile sur la mer,
Comme ces arbres qui l'hiver
Se courbent vers la neige blanche...

EN LA PAIX DES BEAUX SOIRS

Ô mon premier baiser, mes émois de treize ans,
Que sont-ils devenus dans mon douloureux être ?
Parfois je m'y reporte, ainsi qu'un jeune prêtre
Se rappelle toujours le divin sacrement.

J'avais alors le cœur d'une blancheur d'hostie,
La nuit j'entrevois des ailes et des yeux,
Des anges me sourire et pour me bercer mieux
Se pencher sur mes draps comme une garantie.

Je me sentais le frère aîné des lys d'argent,
Lorsque, sans en savoir la cruauté amère,
J'ai goûté à l'amour, — pauvre petit sans mère, —
Et mon craintif aveu m'a rendu tout tremblant.

Voici qu'avec le temps, j'ai perdu mes espoirs...
Oh, les châteaux divins, bâtis pour des princesses !
Il m'est doux de penser aux premières caresses,
J'aime m'en souvenir en la paix des beaux soirs.

ATTENTE

Je suis seul à rêver dans ma chambre et j'oublie
Que l'amour aujourd'hui m'est resté étranger,
Plein d'une vague nostalgie des orangers,
Je cherche le soleil et je cherche la vie.

Hélas, j'ai désiré si souvent l'impossible,
Que ma jeunesse est lasse avec sérénité,
Et c'est confusément, imprégné de beauté,
Que je me tourne vers un idéal tangible.

Ainsi de mon passé, de mes espoirs d'Amant,
Surgit, caressée mieux que l'idée la plus fine,
La vaporeuse élue de l'âme, la câline...

Tu vois, j'ai parfumé la chambre et je t'attends !

LES VAGUES

J'aime écouter le soir le chant plaintif des mers,
Soit que, les Angelus prient au loin sur les plages,
Et que, dans les champs gris, les sillons entr'ouverts
Semblent les blessures béantes du rivage,

Soit que les cieux obscurs d'un orage à venir
Se couvrent de trophées comme un jour de défaite,
Soit que le cœur ému par ces tragiques fêtes,
Le poète ait l'esprit en proie au souvenir !

Ô voix amère et douce, ô voix des vieilles vagues,
Pèlerins éternels de l'oubli des espaces,
On croirait dans vos sons entendre — appel qui passe —
Les plaintes et les baisers des noyés et des algues.

Étreintes passionnées, ô caresses, cadences,
Y mêlez-vous vos chairs blêmes de pourriture,
Lorsque les flots du Nord, que l'ouragan torture,
Charrient leurs détritiques jusqu'aux golfes des tranes ?

Hurlez-le par les soirs de fauves crépuscules,
Aux voyageurs pensifs, attardés dans les landes,
Afin que sa pitié, que sa profane offrande,
Parfume un peu l'horreur des noires ergastules !

TREIZE ANS

Treize ans, blondin aux yeux précoces,
Qui disent le désir et l'émoi,
Lèvres, ayant je ne sais quoi
De mutin, de vicieux, de gosse.

Il lit ; dans la salle ils sont
Tous penchés à écrire un thème,
Lui seul dans un coin lit quand même,
Des vers de Musset, polissons ;

Le pion passe, vite il se cache,
Semblant travailler avec feu,
À quelque devoir nébuleux,
Très propre, soigné et sans tache,

Puis calmé, le moment d'après,
Reprend tout rose sa lecture,
Se met à changer de posture,
Pour être de l'ombre plus près ;

Coule ses mains, sans qu'on devine,
Dans sa poche percée d'un trou,
Et là longuement fait joujou,
Rêveur de voluptés félines !

CLARTÉS

J'ai le cœur clair ce soir de souvenirs d'amour,
De jolis souvenirs et de tendre jeunesse,
Veux-tu, petit ami, évoquer tes caresses,
Car je reviens vers toi dans le déclin des jours...

Il me plaît d'évoquer notre passion légère,
Et nos gestes gamins d'adolescents pervers,
Tiens, en ce moment je vois tes grands yeux verts,
Murmurer à mon corps une douce prière.

Tout cela est fini, mort de fragilité,
Ton cœur est loin du mien et pour toujours, en somme,
Tu n'es plus mon ami, tu deviens presque un homme,
Moi je reste câlin avec frivolité.

Mais ma chambrette est douce et mon rêve est si calme
Que ton ombre viendra, sans trop s'effaroucher,
Jusqu'au seuil de mon âme éteinte, me chercher
Avec de très jolis frissonnements de palmes ;

Tu seras tel qu'avant, tes cheveux d'or bouclés
Couronnant ton front blanc comme de l'or sauvage,
Et tu garderas l'air d'un gosse ému et sage,
Nous nous chuchoterons des mots échevelés,

Ce seront des folies, des grâces et des mines,
Pareils à des oiseaux sur quelque abri de fleur,
Et tu mordras à vif avec tes dents mon cœur,
Ainsi qu'on mord un fruit pas mûr, mon androgyne...

Nous nous ferons du mal avec nos doigts rosés,
Nous chercherons, dis-moi, des voluptés aiguës,
Bien après que nos voix chaudes se seront tues,
Nous rêverons encor la mort sous nos baisers !...

Donc ce fut un soir de septembre,
Un soir de rentrée très vilain,
Que nous nous connûmes gamins :
Nous couchions dans la même chambre.

Je me souviens que ce soir-là,
En te voyant au clair des lampes,
Autour desquelles l'émoi rampe,
Je te trouvais joli, ptit gas !

Mais à cette époque lointaine,
Je n'osai pas comme aujourd'hui...
Et je laissais passer minuit,
Sans te chanter la prétontaine.

Le lendemain tes cheveux blonds,
Au soleil pâle de l'aurore,
Firent taire le matamore,
Et mes désirs de polisson.

Un émoi glisse dans mon être,
Je ne me reconnaissais point,
Dès que tu venais, de loin,
J'étais fou à te voir paraître.

Dès que tu t'étais éloigné,

Le ciel me paraissait plus triste,
Et des nostalgies d'artiste,
De suite m'eurent empoigné.

Le soir, je faisais ma prière
Pour parler de toi au bon Dieu,
Et avant de fermer les yeux,
Je te rêvais mon petit frère.

L'habitude prise autrefois,
De me vanter en solitude,
Tomba bientôt en désuétude,
Mon cher amour grâce à toi ;

Je me sentais devenir chaste,
Même mystique par moments ;
Plus je me croyais ton amant,
Moins je l'étais, divin contraste !

Enfin, un jour dans les couloirs,
Le soir tombait, il faisait sombre,
Je te rencontrais seul et l'ombre,
M'engageait à ne pas surseoir.

Elle m'offrait ta lèvre rouge,
Comme un fruit trop apprêté,
Toute l'ardeur aux voluptés,
De nos désirs vicieux de gouge.

Or, nous avions très peur, je crois,
Est-ce moi, est-ce toi, n'importe,
Nous restions devant la porte,
Émus par je ne sais trop quoi,

Lorsque d'une étreinte farouche,
Je t'ai renversé dans mes bras,

Et j'ai meurtri ton corps si las,
Par les baisers fous de ma bouche.

Nos doigts mêlés éperduement,
Cherchaient nos chairs les plus intimes,
Des poses, des cris et des mines,
Quel délire d'affolement !

Tout à coup des pas sur le marbre,
Nous avons fui, j'espère, à temps
Cette rosse de surveillant,
En nous cachant au creux des arbres.

Et le soir vers le grand dortoir,
Où luisent les veilleuses ternes,
Nous regardions de larges cernes,
Mouiller nos yeux de velours noir,

Ce fut un jour dans les couloirs...

ADIEU MIÈVRE

Un baiser pour désir,
Un baiser sur tes lèvres,
Pour jamais je m'en sèvre,
Un baiser pour mourir :

Lorsqu'aux soirées lointaines,
Tout seul t'endormiras,
Souviens-toi, ces moments-là,
De mon amour et de ma peine,

Souviens-toi des mots voilés,
Que je te disais à l'oreille,
La nuit en sera plus vermeille,
Et tes rêves plus étoilés ;

Souviens-toi de nos caresses,
Et de nos élans névrosés,
Et de nos chairs, frissons rosés,
Et de nos corps, vaines tendresses ;

Souviens-toi du mot : toujours,
Dont on termine le poème,
Et qui demeure vrai quand même
Jusqu'à la mort de notre amour ;

Souviens-toi d'un soir d'automne,
D'un cache-cache dans les bois,
Et puis d'un long baiser parfois :
Ce baiser-là je te le donne !...

... Un baiser pour désir,
Un baiser sur tes lèvres,
Pour jamais je m'en sèvre,
Un baiser pour mourir.

ADIEU D'AMOUR

Nous serons tous les deux couchés sur des fougères,
Quelques roses de mai mêleront leur odeur,
Et nos yeux alourdis d'amour et de prière
Goûteront l'infinie tristesse du bonheur.

Nos doigts seront unis, nos lèvres seront closes,
Au souvenir rêveur de ton premier baiser,
La vie sera lointaine et la mort grandiose,
Dans un même linceul viendra nous apaiser

Quand l'on déposera, sous la verte charmille,
Les corps doux et légers des amis d'autrefois,
Une flûte pour nous pleurera dans les bois,
Parmi le soir ému, les chœurs de jeunes filles...

Les fleurs que nos désirs auront choisi jadis,
Étoileront le tertre et le rendront tranquille.
Plus tard les amoureux, aux émotions fragiles,
Béniront notre nom et cueilleront les lys ;

Notre âme et nos serments, épars dans les corolles,
Rendront délicieux leur parfum voyageur.
Que notre long calvaire à leurs lèvres s'envole,
Comme vers le soleil l'éternelle douleur !...

APRÈS...

Le soir de ton départ vers les terres lointaines,
Je suis resté longtemps comme un homme étourdi,
Les yeux encor fixés sur l'allée que tu pris,
Je sentais vaguement l'étendue de ma peine.

Je suis resté longtemps accoudé au jardin,
Près de ce petit banc où nos mains se frôlèrent,
Dans l'air doux il flottait une senteur légère,
Pareille à ce parfum que je connaissais bien ;

Je suis resté rêveur ; j'écoutais la musique
De tes premiers baisers, tinter, chanter en moi,
Et quand j'ouvris les yeux, le soleil, comme un roi,
Lentement s'abaissait au soir mélancolique...

Alors j'ai attendu qu'il meure tout à fait,
Qu'à l'horizon fané ses traces disparaissent,
Et puis j'ai dit adieu à toutes tes caresses,
Et j'ai compris alors à quel point je t'aimais !

LE CERCUEIL

La chambre est restée vide, ainsi que nos deux âmes,
La chambre exquise et douce, où nous nous caressâmes,
Est triste sans ta voix, obscure sans tes yeux ;
En y rentrant tout seul ce matin, anxieux,
Et quoique le soleil rayonne à la fenêtre,
J'ai senti la douleur étreindre tout mon être,
Et ma pensée mourir, comme un oiseau sur mer !

LA MORT EN EXTASE

Pour notre adieu d'amour je veux que ma souffrance
Garde la majesté d'un coucher de soleil,
Je veux que notre adieu soit splendide et pareil
À la voilure d'or des vaisseaux en partance.

Avec des yeux chargés d'un regret infini,
Mais sans pleurs, sans qu'on voie de larmes aux paupières,
Nous nous regarderons d'une façon légère,
Au souvenir ému des bonheurs enfuis.

Nos doigts se frôleront, oh, très tendrement, presque
Ainsi qu'à l'occasion d'un premier rendez-vous,
Et les mots de caresse où les rêves sont fous,
Feront semblant d'errer sur nos lèvres... presque

Comme si nous devions retrouver notre amour,
Comme si nous devions reprendre l'aventure,
Sans montrer la tragique et sanglante torture,
Que nous aurons souffert comme souffrirent tous,

Et nous serons des morts sous des vêtements roses !

LÈVRES CLOSES

Après être resté loin de tes lèvres closes,
Muse au divin baiser et aux yeux caresseurs,
Voici que j'ai senti le rythme de mon cœur,
Palpiter à nouveau sur tes musiques roses.

Après être resté loin des bois frémissants,
Où tu me conduisais pour rêver et sourire,
J'ai fait renaître en moi les anciens délires,
Et le culte du ciel s'est mêlé à mon sang.

Et j'écoute et je crois et mon âme est tranquille,
Ainsi qu'un champ de blé vers la tombée du jour,
Et j'ai laissé s'enfuir les rumeurs de la ville,
Mon cœur est un calice offert à ton Amour !

Pour te revoir passer,
Dans ton joli sourire,
Pour un soir de délire,
Pour pouvoir t'embrasser,

J'aurais donné les astres
Qui brillent au ciel bleu,

Pour un seul de ces astres,
Qui brillent dans tes yeux.

Pour ta légère pose,
Et puis pour ta fraîcheur,
J'aurais cueilli des roses :
Les roses sont tes sœurs.

Pour tes lèvres si fines,
J'aurais meurtri mon cœur,
Enivré de douceur,
Pour tes lèvres gamines,

Mais puisqu'en un seul jour
C'est la fin du poème,
Et que ce mot : je t'aime,
Tu l'ignoras toujours,

Je t'offre ma prière,
Comme à l'ange entrevu,
Et mes yeux qui t'ont vu
Gardent ta lumière.

Si par hasard... des fois...
Mon histoire lointaine
Arrive jusqu'à toi,
Oh, jusqu'à toi, ma peine,

Rien qu'un regret, un pleur,
Calmera ma souffrance,
Et même dans l'errance,
Calmera ma douleur.

Car pareil au grand ciel,
Qu'un nuage fit sombre,

Ton souvenir dans l'ombre
Me rendra le soleil !

VICTOIRES

À tes yeux de langueur et de claire beauté,
À tes yeux de douceur, à ta mémoire blonde,
Je voudrais, par amour, pouvoir donner le monde
Et ravir au soleil sa suprême clarté !

À tes cheveux si fins que les fils de la Vierge
Semblent lourds à côté et demeurent obscurs,
Je voudrais, par amour, aux flammes des cierges,
Conquérir un bijou ciselé dans l'azur...

À tes lèvres de fleur où se fanent des roses,
À tes lèvres de feu où dorment les baisers,
Je voudrais, par amour, offrir le ciel grisé,
Par les étoiles d'or, à l'horizon écloses !

À ton cou d'angelet, où les veines ont l'air
De tisser de la soie sur de la nacre encore,
Je voudrais, par amour, pouvoir offrir l'aurore,
Afin d'illuminer ton flexible cou clair...

À tes membres menus de joli petit pâtre,
Où la fièvre a jeté un émoi singulier,
Je voudrais par amour offrir un lit princier,
Où je te chanterais des rêves idolâtres,

Mais à ton cœur humain dont l'essence est divine,
Et qui jusqu'à présent est resté sans accent,
Veux-tu que par amour j'offre mon cœur sanglant,
Mon cœur sanglant et rouge au fond de ma poitrine !

Rire, c'est le ciel dans les yeux,
C'est un peu de soleil en tête,
Le cœur comme un tambour de fête,
Le rire, c'est l'amour un peu...

Aimer, c'est déjà loin du rire.
Ce sont les rêves anxieux,
C'est le frisson délicieux
Qui va du baiser au martyre.

Souffrir des souvenirs heureux,
Souffrir de peines passagères,
Ô souffrance, chose légère,
Souffrir quand on sait prier Dieu...

Mais oublier, l'âme assouvie,
Sans souvenirs et sans ferveurs,
Ô n'est-ce là pire douleur,
Oublier, c'est toute la vie !...

TIMIDEMENT

Chaque fois que je passe au bord du Ranelagh,
Tu sais, tout près de l'allée de la Potinière,
Je me souviens du jour où, dans la lumière
Du grand soleil, je t'aperçus, le long du lac ;

Svelte et joli, tu te campais, pose coquette,
D'une main, tu lissais tes longs cheveux très blonds,
Que le vent du chemin égaillait sur ton front,
De l'autre tu tenais ta mince bicyclette.

Caché sous les sapins où les rêves sont bleus,
Je te voyais sourire et penser à quelque autre,
Vaguement ton bonheur se croyait-il le nôtre,
J'aurais voulu baiser la trace de tes yeux...

Mais je n'ai point osé, car j'étais très timide !

Nous avons cheminé très longtemps côte à côte,
Nos jeunes petits cœurs rêvaient d'éternité.
L'orage de la veille avait surexcité
Nos désirs, l'orage sur les montagnes hautes ;

Nous n'osions plus rien dire, et nos regards luisants
Se fuyaient comme de jolies fleurs ennemies,
Parfois un cri d'oiseau volait sur la prairie,
Et le silence obscur paraissait plus pesant...

La nuit était venue pleine de lourds nuages,
Qui roulaient dans le ciel avec des airs mauvais,
Moi j'avais un peu peur, à te sentir tout près,
Pourtant j'aurais voulu respirer ton visage !

Tout à coup un éclair zébra l'obscurité,
Un cri... et nous étions dans les bras l'un de l'autre :
Pareils à d'extasiés et mystiques apôtres,
Tes yeux au fond des miens versaient de la clarté ;

Tu voulus bien... Alors, grisé par ton sourire,
J'ai longuement baisé ta lèvre aux tièdes chairs,
Je ne sais si longtemps durèrent les éclairs,
Mais nous rentrâmes fous d'un singulier délire...

CRUELLEMENT

J'ai encor le parfum de ton baiser et de ta bouche,
Le soleil qui se fane au loin tel que tes yeux,
Tel que tes yeux noyés par l'étreinte farouche,
Me fait tout doucement poète aux rêves bleus,

Des mots et des chansons, ciselures d'émail,
M'ont caressé, chérie, lorsque tu fus partie,
C'est comme si j'avais ouvert un éventail,
Frêle de souvenirs et de grâce jolie...

Oui, j'ai besoin de toi pour continuer à vivre,
Je sens que mon amour est frère de la mort,
Et que c'est un poison dont le désir m'enivre,
Goutte à goutte versé de tes lourds cheveux d'or.

Tout cela je le crie et je le pleure même,
Ton sourire est absent et je me crois vainqueur.
Demain tu reviendras, je te dirai : je t'aime,
Et je continuerai à rêver sur ton cœur.

Donc, ma jolie petite amie aux lèvres closes,
Ne sois pas trop cruelle et si je dois souffrir,
Du moins que le couteau dont mon cœur sait mourir,
Ait sa lame d'acier enguirlandée de roses.

CHANSON CHASTE

Dans tes bras je veux m'endormir,
Mes jeunes rêves ont sommeil :
Comme un rayon de soleil,
Dans tes bras je veux m'endormir...

Tu berceras l'enfant poète,
Tu lui diras des chansons douces,
Avec ta tendre voix de source,
Tu berceras l'enfant poète.

Demain matin quand les oiseaux
S'envoleront aux alentours,
Sur son front, des baisers d'amour,
Tu poseras, petit oiseau !...

Si par hasard je ne m'éveille,
Si ma prunelle restait close,
Tu me coucheras sous des roses,
Si jamais plus je ne m'éveille :

Dans tes bras je veux m'endormir,
Mes jeunes rêves ont sommeil !

Dans un chiffon de mousseline,
Avec des gestes de gamine
Elle est venue ;
La chambrette douce et câline,
Se parfumait de mandarine...
Elle est venue !

Rieuse et rose, de ses lèvres,
Elle esquissa un baiser mièvre
Sur ma chair nue,
Mais comme je sentais la fièvre
Des longs désirs dont je me sèvre,
Sur ma chair nue,

J'ai fui bien loin la tentation,
En conservant la cicatrice
De l'ingénue,
Lorsque finira mon supplice,
Mon cœur sera mort d'un caprice.
Elle est venue...

Est-ce de t'avoir vu si gamin ce matin,
Est-ce d'avoir baisé ta lèvre fine et rose,
Je ne sais, mon chéri, mais j'ai le goût des roses,
Et l'éclat de tes yeux dans mes rythmes câlins.

Tout un monde d'amour, comme toi doux et tendre,
Tout un monde de fleurs frissonne dans ma voix,

Et je voudrais t'offrir avec mon cœur en croix
La tristesse et l'oubli de mes désirs en cendre.

PEUT-ÊTRE...

Tu m'avais dit que tu viendrais,
Au moment où le ciel se fane,
Sous les baisers du soir violet,
Tu m'avais dit que tu viendrais...

Le ciel est devenu tout pâle
Et l'océan s'est endormi,
On ne distingue plus parmi
Ses vagues que des feux d'étoiles :

Des horizons et de la nuit
Viennent les brises légères,
Les parfums doux et les prières...
Moi je t'attends... tu m'avais dit :

*Nous irons oublier, en courant vers les vagues,
Le chagrin d'être seuls lorsqu'on pourrait s'aimer !*

TE SOUVIENS-TU ?

Te souviens-tu ? nos cœurs tremblaient rien qu'à nous voir,
Et nos mains se cherchaient doucement par les soirs,
Lorsqu'au jardin les fleurs se distinguaient à peine.
Oh, comme tes regards, en leur flamme lointaine,
Jetaient de trouble en moi, et comme leur parfum
Excitait mon pauvre gosse d'amour à jeun !...
J'aurais voulu baiser la trace de tes lèvres ;
Lorsque nous jouions à cache-cache, la fièvre
De te saisir prenait mes veines et mon sang :
Voilà pourquoi nos yeux nous laissaient s'embrassant,
Ainsi que deux bergers, à la foi des étoiles !
Et lorsque contre moi, au profond de mes moelles,
Ton désir, chérubin, venait me chatouiller,
J'aurais donné ma vie pour rester éveillé
Dans ce songe innocent de volupté perverse ;
Oh les chansons d'ivresse et les bonnes averses,
Que nous nous donnions là en câlinant nos chairs,
Le frisson infini qui passe sur ces vers,
A encor la saveur de ces quelques minutes ;
Au lointain cependant s'égarait une flûte,
Les bois et les prairies autour de nous, lilas,
Semblaient comme nos yeux, de nos caresses las,
Et la lune aux féeries berceuses et légères,
Ravissait nos émois de gamins en prière...
Te souviens-tu ? Nos cœurs tremblaient rien qu'à nous voir...

Viens, donne-moi ta main et fuyons loin des villes,
Des villes où l'amour a honte du soleil,
Des villes où la vie ne connaît pas le ciel
Et la douce ferveur des campagnes tranquilles :

La forêt nous attend pareille à quelque église,
Où l'automne a posé un peu d'or aux vitraux,
Pour nous elle jouera sur ses calmes pipeaux,
Le rêve et la chanson qui rendent l'heure exquise.

Pour nous le vent agile à boucler les ramures
Sèmera dans ces fleurs des constellations
Et les doigts de la nuit, doux d'adoration,
Caresseront nos cœurs d'un baiser, d'un murmure...

Viens, donne-moi ta main, comme un roseau tremblant,
Car je veux te mener vers les beautés lointaines,
Et consoler ton cœur blasé des voix humaines,
Au bruit triste que font les feuilles en tombant.

POUSSIÈRES D'AMOUR

Dans l'allée qui s'en va jusqu'au fond du jardin,
J'ai bercé mon chagrin parmi les lauriers roses,
Oh... l'Agonie du cœur et la douceur des choses,
La poussière d'amour jusqu'au fond du jardin !

Les feuilles me frôlaient au passage, ma chère,
Mieux que tes doigts savants et fins, et les oiseaux
Lançaient des appels plus troublants que tes mots
D'ivresse et de mensonge, près des allées légères.

Le vieux petit Bacchus renversé l'autre soir
Riait dans le gazon d'un étrange rire calme.
Un rameau de glycine étoilait de ses palmes
L'exil et l'agonie du Dieu... Il faisait noir...

Et la main sur les yeux, la pose est enfantine,
J'ai pleuré lentement mon ancien bonheur !

L'OISEAU MORT

Dans le berceau étroit où la mort l'a couchée,
Avec l'air d'un oiseau surpris par la tourmente,
La petite bébé d'hier, folle et charmante,
Dort, les yeux bleuis et la tête penchée...

Elle est toute petite, elle est toute pensive,
Sur ses cheveux légers on a semé des fleurs,
Afin que les anges eux-mêmes n'aient pas peur,
Lorsqu'ils viendront chercher sa blanche âme captive.

Les joujoux d'autrefois, ses chèvres, ses ballons,
Demeureront tout près et la suivront fidèles,
C'est avec sa poupée qu'elle essaiera ses ailes,
Car le bon Dieu permet les poupées au ciel blond.

... Peut-être l'on croirait que Bébé n'est pas morte,
Si ployée sur le lit qu'elle étreint par moments,
La mère n'était là, tragique, en écoutant
Le bruit lourd et voilé du cercueil qu'on apporte.

RETOUR

Ce matin où le ciel est en fête des Rois,
Ce matin où dans l'herbe étoilée de rosée,
Subsiste la douceur de l'aurore irisée
Nous irons célébrer un tendre alleluia !

Les mains unies, l'âme grisée, la tête molle,
La tête molle encor des baisers d'autrefois,
Nous irons célébrer un tendre alleluia,
Serments sans lendemains, poèmes sans paroles...

Et sans nous être fait aucun aveu d'amour,
Il faut que le retour soit ému de tendresse,
Et que nous n'osions pas, et qu'une même ivresse
Nous laisse trouver doux ce silence au retour !

ET TU NE SAURAS PAS...

Ce portrait, je l'ai fait sourire,
Dans un petit cadre en or fin :
Ainsi ton cœur est près du mien,
Tes yeux me regardent écrire.

Souvent le soir, lorsque je suis
Penché à ma table, un peu triste,
Avec une âme en améthyste,
Je te revois : le ciel a lui.

Souvent aussi ma peine est brève,
Je la berce de ta douceur,
Et ton image, blonde sœur,
M'ensevelit dans de beaux rêves.

Elle prend ma main dans sa main,
Et nous unissons nos délires...
Ce portrait je l'ai fait sourire,
Dans un petit cadre en or fin.

Amour, te souvient-il de ce soir éclatant
Où les lys du jardin s'étoilaient parmi l'ombre ?

Au tennis nous avons fait des parties sans nombre,
Sveltes dans nos costumes blancs.

Le soleil se fanait, la brume était légère,
Nous écoutions en nous murmurer le désir,
Et nos anciens baisers presque en des souvenirs,
Parfumaient mon cœur de prière.

Nous restâmes tous deux pour attendre la nuit,
Avec un vague espoir et des essors timides,
Nos doigts à tous les deux se caressaient languides,
D'une caresse qui s'enfuit.

Lorsqu'au ciel rutilant comme un soir de désastre,
Apparut la douceur du crépuscule d'or,
Soudainement aussi se joignirent nos corps,
Avec, pour seuls témoins, les astres...

Amour, te souvient-il de ce soir étoilé ?

Après t'avoir dit des foules de choses,
Où mon cœur tremblait sous de la rosée,
Permets-moi, chéri, de t'offrir des roses,
Et que ces fleurs vers toi soient déposées.

J'ai couru dans les prés et dans les champs,
Tête nue et rieur parmi les herbes,
Et les lys comme tes yeux clairs en gerbes,
Parfumaient l'air de leur arôme blanc,

Les blés ondulaient en leur jaune faille,
Cachaient des coquelicots, des bleuets,
Avec de jolis petits airs coquets,
Des poses de duchesses, à Versailles.

Permetts-moi de t'offrir, comme au soleil,
La douceur des lys et des marguerites,
Et que ces fleurs te consolent, petite,
En te donnant goût aux baisers du ciel !

PERVERSITÉS

LE SOIR TOMBE, LES BOIS SONT DOUX...

Le soir tombe ; les bois sont doux en cette automne,
Les feuilles tout en or semblent des reposoirs,
Où l'on prie à genoux, côte à côte, les soirs
Les longs soirs de baisers et d'âme monotone...

Viens, l'horizon lointain saigne sous le soleil,
Et les derniers oiseaux chantent au creux des haies,
Le murmure de l'eau parmi les oseraies
Bercera les amants sur son clavier vermeil,

Viens, car bientôt la nuit, comme une cathédrale,
S'illuminera d'or et d'encens parfumé,
Plus blonds que des bergers jeunes et bien aimés.
Nous nous envolerons jusqu'au cœur des étoiles !

ASSOMPTION

Veux-tu, nous dormirons côte à côte en rêvant,
Aux luminosités qui du ciel nous font fête,
Laisse sur mes genoux rouler ta jeune tête,
Et dormons, ô mon Prince, loin des maux décevants.

L'un de l'autre enivrés, tels des fleurs dans un vase,
Respirons nos désirs sur les lèvres, nos désirs,
En écoutant mourir en nous les souvenirs,
Devant cette frivolité immaculée d'extase !

Et nous regarderons, ainsi qu'un ruban d'or,
Le ruisseau scintillant charrier, cela m'enivre,
Un peu de la douceur nostalgique de vivre,
Entre les longs roseaux penchés sur l'eau qui dort,

Le jardin parfumé, les délicates grèves,
Essaimer la douceur des roses au soleil,
Des rossignols chanter sur leur nid en plein ciel,
Des amoureux chanter sur leur lit en plein rêve.

CHANSON ARDENTE

Rêves-tu à moi quand je rêve à toi ?
Tes yeux sont-ils lourds de m'avoir aimé,
Je chante tes baisers inexprimés,
Éros erre sur nos deux cœurs en croix.

Dans un unique élan ravis mes lèvres,
Reçois mes lèvres aux ardents désirs,
Donne-moi l'ivresse qui fait souffrir,
La passion des bienheureuses fièvres...

Et demain, demain au petit jour bleu,
Le soleil viendra nous baiser les yeux,
En nous dorant de ces légères gazes,
Il nous trouvera tous deux morts d'extase !

L'INSTANT FRAGILE

Ainsi qu'au temps lointain où ma mère venait
Me donner un baiser pour que j'aie de beaux rêves,
Je suis dans mon lit blanc, à voix basse j'achève
La prière où mon cœur se baptise et renaît,

Tous les souvenirs chers, tous les êtres que j'aime,
Puissé-je les ravir à l'oubli d'autrefois.
Le sommeil est l'aurore où revivent des voix,
Échos des disparus ressuscités quand même.

C'est pourquoi à l'instant de voir un autre ciel,
De déployer l'esprit vers un nid caresseur,
J'évoque, ô mon amour, ton nom et ta douceur,
Et les yeux où brillait un éclat de soleil !...

PAR LES SOIRS...

Vaguement et longtemps aux mauves crépuscules,
Nous irons conquérir des mondes fabuleux,
Lorsqu'un peu d'infini vers l'horizon recule,
Lorsque le ciel profond est moins bleu que tes yeux.

Il semble que le soir par teintes incertaines,
Reflète la splendeur magnifique des mers
Les vagues du soleil comme un triomphe clair
Ont l'air de conquérir les étendues lointaines...

Les mains unies, le cœur pensif en écoutant
Mourir la terre au fond des bois et près des villes,
Nous sentirons en nous une aurore tranquille,
Étinceler parmi les fêtes du couchant.

Et la mélancolie entrouvrira ses voiles,
Pour cueillir et bercer nos deux amours en fleurs,
Si bien qu'à la douceur de la première étoile,
Nous serons deux enfants n'ayant qu'un même cœur !

PAR LES RÊVES

Souvent lorsque la nuit pose ses doigts tranquilles
Sur les bruits du dehors, dans l'ombre ensevelis,
Près de ma lampe assis, je médite et je lis,
En écoutant pleurer mes souvenirs fragiles ;

C'est ma vie la meilleure et le plus doux instant,
Que celui où je pense à ces choses anciennes,
Avant de m'endormir aux sons de l'antienne
Redite par les mots dont se grisait l'amant.

Je puis ainsi fermer presque mieux la paupière,
Mon rêve est envolé et je le suis du cœur,
Ce qui, dans l'Autrefois m'exaltait de douceur,
Continue à bercer mon sommeil de prière.

Oh, oui, le cher instant où seul vit le Passé
Ressuscite en mon sang les enfantins délires
Et il semble parfois que sur mes nerfs pour lyre,
Je chante les ferveurs dont je fus embrasé !

Je chante les baisers et les lèvres absentes,
Qui glacées par la mort se sont tues pour toujours,
Je chante, oh, doucement, mes plus tendres amours,
Dont l'oubli a volé le spectre qui me hante !

Souvent lorsque la nuit pose ses doigts tranquilles
Sur les bruits du dehors, dans l'ombre ensevelis,
Près de ma lampe assis, je médite et je lis,
En écoutant pleurer mes souvenirs fragiles...

PAR L'ÉTREINTE

Tu es venu, la chambre est parfumée de toi,
Et comme une assonance exquise de ta voix,
J'écris ces mots d'amour qui chantent dans mon âme.

Oh, non jamais le ciel d'azur, le ciel de flamme,
Même le ciel pâli par les soleils mourants,
Ne m'a semblé plus beau et plus divin vraiment

Que tes yeux tout à l'heure entr'ouverts sous mes lèvres,
Ils avaient l'air d'oiseaux qui auraient eu la fièvre,
Je sentais leur douceur longuement m'enivrer.

Nous étions des enfants lorsqu'on s'est rencontré,
Aujourd'hui nos désirs ont entr'ouvert leurs ailes,
Et la gloire de la vie à l'amitié fidèle,

Jettera dans nos cœurs des germes d'infini !

PAR L'OUBLI

Les femmes ont trompé mon amoureuse ardeur,
Près d'elles j'ai trouvé le dédain, la douleur,
Mon rêve s'est brisé à vouloir les atteindre ;
Il ne me reste qu'à les fuir et les craindre,
Ou qu'à tendre mon cœur vers d'autres voluptés.

Voici que je t'évoque en ta fragilité,
Petit ami perdu que j'avais, au collège,
Ta voix évanouie, aux si légers arpèges,
Chante encor dans mon sang une étrange rumeur,
Et j'ai de tes regards gardé la claire odeur.

Comme des fleurs mêlées d'algue et de violette,
Tes regards où mon cœur redevenait en tête,
Tes regards ont vécu quand tout est mort autour,
J'ai encor des baisers pour notre jeune amour,
Ignorant de son rire et de sa joie câline.

Viens, ce sera, veux-tu, comme une mousseline,
Tirée sur le Présent, sur le Présent chagrin ;
De même qu'autrefois, des rires pour un rien,
Des caresses, des mots et des chansons légères...
Nous redirons à deux tout bas notre prière,

Pour ne pas être crus des oiseaux du chemin...

PAR LA MORT

Au lointain ce seront de vagues mandolines,
Pour bercer notre amour d'adolescents pervers,
Et le soir tombera sur les orangers verts,
Avec la douceur d'une écharpe en mousseline.

Alors nous nous prendrons tous les deux sans un cri,
D'une étreinte à la fois voluptueuse et douce,
Nos corps se chercheront dans l'ombre et dans la mousse,
Et ne feront plus qu'un lorsqu'ils se seront pris.

Tandis que des penses presque mélancoliques
Planeront sur nos yeux encor las de baisers,
Et que nous sentirons la mort sur nous peser,
Parmi l'effroi et l'or d'automnales musiques !

X

L'amant prodigue que je suis
Est venu vers toi une nuit,
La main soyeuse de caresses...
Et toi qui cherchais, ô maîtresse,
Des pièces d'or au bout des doigts,
Tu m'as chassé, ce soir, je crois,
Avec mon rêve, au clair de lune !

Mais je n'ai pas gardé rancune,
Et mes rêves sont tout pareils,
Tes yeux absents et le soleil
Sont pour moi la seule tendresse ;
Et toi qui cherchais, ô maîtresse,
Des mots de haine dans mon cœur,
Je demeure fou des splendeurs
De ton amour, au clair de lune.

Battant toujours la même enclume,
Tu as blessé ma jeune chair,
Avec des mots durs comme fer,
Ta lèvre a des douceurs de plume...
Ton coup d'épée est d'un roseau,
Tu restes le petit oiseau,
Qui chante en moi, au clair de lune !

XI

Le jour meurt doucement à la fenêtre,
Les oiseaux se sont tus ; la nuit va naître,
De vagues parfums errent dans le ciel,
Un étang tout là-bas semble vermeil,
Ses vagues dormantes charrient de l'or.
Un appel lointain résonne au silence,
Tout près de moi, une fleur se balance
Au dernier vent du soir évangélique :
Et c'est la vie, mystique et simple...

XII

Viens, donne-moi ton cœur comme un bijou d'amour !

Nous nous serons aimés chastement, en silence,
Et seuls nos yeux d'enfant auront compris l'aveu
Que nos doigts murmuraient à se frôler un peu,
Comme sur du cristal une fleur qu'on balance.

Nulle vaine parole, oh, nul serment menteur
Ne frémiront en nous aux ruptures prochaines,
Et ce sera sans honte et sans tardive peine
Que nous écouterons se souvenir nos cœurs !

Seulement, aux soirs clairs remplis de voix qui tintent,
Et de chansons voilées on croirait par la nuit, —
Tu reverras, muets, mes yeux qui t'auront dit
Tout un amour immense en des splendeurs éteintes.

XIII

*Mes rêves sont partis
Sur leur nacelle folle,
Mes rêves dont s'envole
Un désir alangui...*

Vers le vague horizon fragile,
Erre la lune de velours,
Viens, petite poupée d'amour,
Le lit est prêt, le lit tranquille !

Les lèvres jointes dans la nuit,
Nous nous dirons de tendres choses,
Et nous effeuillerons les roses,
Des jours lointains qui sont enfuis ;

Lentement j'embrasserai, chère,
La clarté fine de tes yeux,
Et de tout mon cœur bienheureux,
Je commencerai ma prière.

Tandis qu'épars sur ton sommeil,
Comme une bande d'hirondelles,
À cris joyeux, à tire d'ailes,
Voleront les rêves vermeils...

Je ne veux pas que ma détresse
Arrive jamais jusqu'à toi :
Il faut que, sans savoir pourquoi,
Tu sois lassée de ma tendresse !

Dors par pitié jusqu'à demain,
Sans souci et sans alarmes,
Je serai seul avec mes larmes,
La tête sur ta blanche main ;

Peut-être à la frileuse aurore,
Quand le ciel au soleil se dore,
Serais-je parti pour toujours...
Ma petite poupée d'amour !

Sur ma rupture, point de peine,
Laisse passer le souvenir,
Et que l'oubli qui fait pâlir
Calme ton angoisse lointaine !

CAUSERIE

Ils causent, tous les deux, dans l'ombre... exquisement,
Les mots semblent distraits à errer sur leurs lèvres,
On dirait l'envolée très languissante et mièvre
D'oiseaux mélodieux et de frissonnements.

Cependant leurs voix s'angélisent par moments,
À mesure qu'au ciel se meurt la teinte rose ;
Ils goûtent la douceur de se dire des choses
Banales, des secrets très simples en tremblant.

Voici la seule fois, et c'est la fois dernière,
Où demeurés tous deux ils pourraient se vouloir ;
Ils préfèrent rester et rêver, dans le soir,
Au bonheur infini d'une muette prière...

Et s'alanguir ainsi dans l'ombre, exquisement !

XV

Sur ma lèvre erre encore un goût de tes baisers,
Je suis pâle et j'écoute, en moi-même embrasé,
Rugir la volonté de toutes mes névroses ;

Je voudrais ta chair nue, toute nue sur des roses,
Et boire tes yeux bleus comme un fou, à longs traits,
Et sentir le ciel clair se fondre dans ma gorge !

XVI

Prenant quelques chansons aux voluptés câlines,
J'aurais voulu sertir une bague à ton cœur
Dont tes larmes d'amour fussent les perles fines,
Prenant quelques chansons, j'aurais chanté mes pleurs !

Viens, mon petit amour, donne-moi ta main fine,
Nous allons tous les deux courir dans les prés gris,
Aux barres nous jouerons, celui qui sera pris
Donnera un baiser sur sa lèvre gamine ;

Ainsi, presque à l'endroit, dans le parc... tu sais,
Où il y a des bancs pour s'asseoir près des vignes,
Nous nous arrêterons et je te ferai signe,
Nous cueillerons tous deux du raisin framboisé.

Le jardin en est lourd, la treille en est couverte,
De ce raisin doré et bleu comme tes yeux,
J'attacherai la grappe à quelque branche verte,
Et nous y mêlerons nos lèvres à tous deux.

Puis quand nous serons las, chéri, et que les cernes
Berceront nos regards dans leur tiède velours,
Lorsque le calme soir se pâlera du jour,
Lorsque viendra l'instant où rien ne se discerne,

Où l'on semble invoquer les nymphes d'autrefois,
À chaque étoile au ciel, à chaque fleur sur terre,
D'un geste magnifique et d'une main légère,
Comme un petit Bacchus, égaré dans les bois,

Tu laisseras meurtrir ta beauté par mes lèvres !

XVII

Par la fenêtre ouverte en face de la rue,
Une voix frêle et jeune, une voix de gamin,
M'arrive, s'exerçant pour l'église demain,
Une voix frêle qui si divinement mue !

Le piano ancien et vieillot à côté,
Par instants s'adoucit ainsi qu'une guitare...
Moi je rêve et j'écoute et dans la douceur rare
De ce matin fleuri par le soleil d'été,

J'évoque un chœur pareil et des vers de Virgile,
Un peu d'amour épars sur des prés endormis,
Et la blondeur exquise et mince de l'Ami,
Dont la beauté m'effleure en musique tranquille...

XVIII

Si tu veux, compterai tes dents,
Une par une et gentiment,
 En les baisant chacune,
Durant cela le clair de lune,
Comme des perles les prenant,
Y fera jouer ses reflets blancs,
Moi, mes lèvres sur quelques-unes !

Et si tu veux, nous poserons,
Quand nos désirs se chercheront,
 Entre les bouches closes,
La grâce d'une jolie rose,
À côté de tes cheveux blonds...
Si bien que nous embrasserons
Des lèvres, des fleurs : mêmes choses,

Et qu'éperdu, je rêverai,
Aux beautés de ce soir de mai,
 Moins doux que tes caresses,
Moins calme que tes yeux d'ivresse,
Et puis après m'endormirai,
Comme un enfant timide et gai,
Tout près de toi, si tu me laisses !

LA MER

I

Le soir était tranquille et naissait au ciel clair,
Le village apaisé se berçait à la brise
Qui doucement venait par la falaise grise,
Nous avons tous les deux vu s'endormir la mer...

La mer ! Elle était grise et mauve et bleue encore,
Les astres y jetaient un reflet argenté,
Par instant on eût dit que d'étranges clartés
Subsistaient du soleil ou naissaient de l'aurore,

Et moi je regardais tout cela dans tes yeux,
Tout, les vagues, le ciel, la nuit et les étoiles...

Une mouette passa d'un vol, en lumière,
De même mes désirs traversaient mes espoirs,
Et sans savoir comment, en face du grand soir,
Nos lèvres affolées longuement se mêlèrent !

LÉGENDE

II

Il fut un roi dans les vieux âges,
Dont le royaume était très grand,
Il régnait sur tout l'océan,
Il dominait les mers sauvages :

Jamais les peuples consternés
Ne virent passer même l'ombre
De ce tyran tragique et sombre,
Qui de la tempête était né.

Jamais sur la rive lointaine,
N'aperçut-on son profil dur,
Non plus que dans le doux azur,
Quand le soleil brillait à peine...

Mais lorsque le ciel était noir,
— Entendez-vous hurler les vagues ? —
On le disait, couronné d'algues,
Courir les récifs vers le soir ;

Malheur, hélas, aux pauvres hères,
Qui n'étaient pas rentrés alors,
Mie ne voyaient les ailes d'or,
Ils ne revenaient plus sur terre...

Un jour pourtant que l'on contaît
De ces effroyables tortures,
Un chevalier fort d'aventures,
Jura que tous il vengerait !

Il prit son coursier de bataille,
Harnais de fer et lance au poing,
Puis le voilà parti au loin,
Pour tuer le roi, vaille que vaille ;

Il disparut pendant des jours,
Sur la tour, l'attendit sa Belle,
Et des oiseaux à tire d'ailes,
Volaient seuls par dessus la tour,

Sa Belle mourut à l'attendre,
Lui, personne ne le connut,
Il aurait pu rentrer tout nu,
N'aurait trouvé pas un cœur tendre...

Filez la laine avec les gas,
Blondes reines de Cornouailles,
Filez le lin des funérailles,
Pour les absents qui sont là-bas...

III

Un parfum âcre et doux me vient des fleurs lointaines,
En offrande tends-moi tes lèvres et tes yeux,
Tes lèvres de glaïeul aux baisers précieux,
Tes yeux plus purs que le cristal d'une fontaine.

Viens, encor tout ému par nos derniers baisers,
Viens entendre la nuit qui chante son poème,
Les voix de l'infini te diront que je t'aime,
Sous la constellation des astres irisés ;

Nos pas nous mèneront jusqu'au bord du rivage,
Nous y regarderons mourir la grande mer,
Et moi j'écouterai en rythmes doux et clairs,
Monter jusqu'à mon cœur l'amour de ton visage,

Ainsi que la marée des océans obscurs

!

IV

Cette nuit, si tu veux, nous irons vers la rive,
D'où l'on voit se mêler les astres à la mer,
Cette nuit, si tu veux, il fera longtemps clair,
Nous laisserons rêver nos deux âmes pensives ;

As-tu jamais daigné entendre les chansons
Que le vent, maître artiste, éveille entre les arbres ?
As-tu jamais connu, sur les vasques de marbre,
La beauté d'un reflet lunaire ou d'un rayon ?

Et l'immense ferveur de respirer l'haleine
Des fleurs qu'on ne voit pas, des aveux ignorés,
Et la première étoile, au fond du soir doré,
Doré peut-être par quelque incendie lointaine ?

Non, tes grands yeux doux n'ont pas aimé le soir,
Le soir qui pourtant semble un peu leur frère,
Par sa langueur morbide et par sa lumière,
Et par les lacs d'azur que l'on croirait y voir,

Un seul désir anime leurs corolles écloses,
Un désir inconnu dont le mien souffre et meurt.
Viens, le soir est ainsi qu'une église, — ô ferveur, —
Viens respirer l'odeur de la mer et des roses !

MON CŒUR EN CENDRES...

Le soir tiède est venu frôler du bout des ailes
Comme un petit oiseau on eût dit épeuré,
La chambre grise et douce où tes baisers fidèles
Continuent de chanter leur refrain adoré.

Me voici seul, courbé près de la lampe claire,
Dont les rayons vermeils sont comme tes cheveux,
Je crois écrire, ami, dans un paradis bleu,
Tant à cause de toi je sens la vie légère...

Au dehors une effluve extatique d'amour
Semble venir des fleurs que l'été fait éclore,
Je rêve de ta lèvre et je la veux encore,
Les baisers sont meilleurs avec la fin du jour,

Et dans la chambre douce où ils errent fidèles,
Il me vient un désir atroce et fou d'aimer !

CHANSONS CRUELLES
CHANSONS D'ADIEU

I

Tu n'as jamais rien su de ce que j'ai souffert,
Mais si, par un hasard, tu feuilletais ce livre,
Petit amour perdu, dont le désir m'enivre,
Essaie de retrouver ton image en ces vers...

Oui, depuis très longtemps que la vie et l'absence
Ont creusé entre nous des étangs oubliés,
À peine ai-je gardé le reflet de tes yeux,
À peine de toi-même ai-je réminiscence ;

Pourtant je te revois, en sourire, en beauté...
Tu portais, le matin, tes doigts fins à tes lèvres,
Tu me disais bonjour ! quel bibelot de Sèvres
Remplacera ton cœur avec lequel j'ai joué ?

Et ce soir de passion, au fond du parc sombre,
Où parmi les gazons nous nous étions roulés,
Où je tenais ton corps entre mes doigts coulé,
Comme un trophée en fleur qui étoilait cette ombre...

Puis les derniers serments, les premiers mots d'effroi,
Ainsi qu'avec colère et qu'avec lassitude,
Et la fin du bonheur, la fauve incertitude
De te voir t'amuser avec d'autres que moi ;

Amour, ces choses-là... je me meurs à les dire.
Ma consolation est de te croire loin...
Ainsi tu seras sauf et tu ne sauras point
La douleur de survivre aux douceurs d'un sourire !...

II

Mon cœur est un bouquet où filtre du soleil,
Mon cœur est embaumé de ta jeunesse encore,
Mon cœur longtemps muet palpite jusqu'au ciel,
En chantant ta beauté et la nouvelle aurore...

Mon cœur tout grand ouvert, comme un lys du jardin,
Te tend son pur calice et sa passion légère,
Et je m'offre à l'effroi de ton baiser câlin
De l'ivresse dans les sens, des pleurs aux paupières !

Mon cœur se sent si vaste à contenir l'amour,
Qu'autour de moi paraît toute exiguë la terre,
Mon cœur est devenu le vivant reliquaire
Où j'adore tes yeux, ces bijoux de velours,

Mon cœur est un buisson, fait de chansons lointaines,
Où domine ta voix, sur celle des oiseaux,
Mon cœur est une église ouverte à l'âme humaine,
L'innocence et la foi ont le même berceau !

Mon cœur est une église où j'entends des musiques,
Par les soirs de langueur où je voudrais t'avoir,
Et mes vers les plus beaux, les plus mélancoliques,
Y furent psalmodiés doucement par les soirs...

Mon cœur est le reflet de la splendeur des astres,
Puisque tous tes regards y furent contenus,
Et qu'il s'en ressouvient aux heures de désastre,
Doucement, comme d'un poème qu'il a lu ;

En chantant ta beauté et la nouvelle aurore,
Mon cœur longtemps muet palpite jusqu'au ciel !

III

J'étais parti, tout jeune encor, l'amour dans l'âme,
Avec un désir vague et puissant d'adorer,
La vie m'a fait souffrir, l'amour m'a torturé,
Je n'ai jamais trouvé que le dédain des femmes.

Je n'étais qu'un poète enfantin et songeur,
Le rêve paraît nul à celles que l'on chante,
Aucune n'a compris, d'autres furent méchantes,
Et tournèrent en raillerie mes jeunes pleurs...

Le départ enchanté vers la blonde Cythère,
Dont mes yeux de seize ans avaient tant auguré,
N'a été qu'un chemin où j'ai dû abjurer
Les serments infinis des clameurs passagères !

Alors, parmi l'effroi du retour, seul en moi,
Oh ! si désespéré des illusions perdues,
J'ai tâché d'évoquer les chansons entendues,
Quand ma jeunesse errait au profond des grands bois.

J'ai dit à mon passé menu : viens me prendre,
Emmène en la fraîcheur de ton nid mes espoirs,
Reviens, je te veux, comme déjà le soir,
Un pèlerin lassé cherche son chaume tendre...

Et j'ai vu un enfant au visage rieur,
Les cheveux blondissants sur un front haut et pâle,
Et qui m'offrait ses yeux, inquiétantes opales,
Comme s'il avait su l'angoisse de mon cœur.

Il vint frôler ma main du bout de ses doigts frêles,
N'osant pas la saisir, n'osant pas la garder,

Et je suis resté seul à rêver aux étoiles !

IV

Ce matin l'aurore était grise
Et les oiseaux étaient sans voix,
Alors pour faire une surprise
À ta Beauté, dédaigneuse, je crois,

Dans le jardin plein de mystère
Triste et doux comme un cimetière,
J'ai cueilli des fleurs en bouquet,
Des branches mortes aux bosquets
Et quelques roses : les dernières.

Tout ce que tes yeux avaient vu
Le poème lu et relu
Du mois d'Avril — grâces passées...
Et puis encor, je ne sais plus,
Les mains aux tiges enlacées...!

Je suis rentré à l'endroit où
L'on s'est aimé comme des fous
La gorge de pleurs oppressée
Et, sur mes pensées angoissées
Se détachait ton profil doux.

D'un geste calme et sans paroles
J'ai sur le sol jeté les fleurs
Comme des miettes de mon cœur,
Comme des débris d'auréole,
Comme une offrande à la douleur.

Autour du lit si blanc, si pâle
Des cierges brillaient doucement,
J'ai cru revoir pour un moment
Notre enthousiasme et nos râles
Et nos baisers et nos serments !

Puis dans un vase au pur calice
Chaste et profond comme tes yeux,
J'ai fait brûler de l'encens bleu
Pour écarter les maléfices
Et pour me rapprocher de Dieu.

Autour du lit si blanc, si vide
Pleuraient les rameaux dénoués,
J'étais à l'orgue et j'ai joué
Une musique si languide
Que les anges ont écouté.

Et croyant entrer à l'église
Par ce matin où l'aurore grise
Et les oiseaux étaient sans voix
Ils ont porté mon cœur vers toi
Rien que pour faire une surprise !

V

Te souviens-tu du jour où je t'ai dit adieu,
Le matin était doux comme un premier aveu,
Au jardin fleurissaient peut-être encor des roses ;
L'automne avait jeté son rêve sur les choses,
Et sa pâleur sur le ciel bleu.

Dans les allées de sable et jusqu'aux vieilles portes,
Une à une tombaient les lentes feuilles mortes
Et les derniers parfums se mêlaient au soleil,
À l'horizon les bois s'estompaient tout pareils
Au souvenir qu'en moi je porte.

Je t'attendais les yeux égarés dans l'azur
Et machinalement je cueillais près du mur,
Des fleurs que j'effeuillais sur la terre endormie
Comme sur une tombe entr'ouverte et amie,
Avec un geste calme et pur.

Soudain tes pas au lointain retentirent
Et j'aperçus le clair de ta lèvre sourire
À mon cœur dont les pleurs étreignaient les élans,
Tu étais pâle et blond dans ton costume blanc,
Svelte comme un contour de lyre.

Tu me tendis la main et sans me dire un mot
Tu regardas longtemps avec l'air d'un oiseau
Ma lèvre où tes baisers avaient fait une empreinte,
Puis brusque tu partis comme une étoile éteinte
En me laissant à mes sanglots.

Et je suis resté seul près des ruines inertes
À écouter le vent dans la feuillée déserte
À écouter mon âme atrocement mourir.

VI

Ton regard brille en moi comme un feu sur la mer
Et malgré l'infini et malgré la distance,
C'est lui qui peuple d'or et d'amour mon silence
Et qui rend quelquefois mes rêves moins amers.

Plus que la fleur d'avril, plus que la neige blanche,
Plus que le calme soir et que l'ardent matin
J'aime ce souvenir d'un regard qui s'éteint
Et qui vacille en moi et vers qui je me penche.

Je le garde au profond de mon cœur étoilé
Comme un rayon d'azur enfermé dans du verre
Et seulement la mort verra le reliquaire
Où demeurent tes yeux divinement voilés !

VII

Aux heures de névrose et de mélancolie
Lorsque les rêves gris comme un bois sous la lune
Naissent et que le spleen du passé m'importune,
Ardente et triste et douce et vague nostalgie,

J'évoque sur ma lèvre, où se mouilla ta bouche,
Les baisers sensuels dont je délire encore.
Le goût tiède et troublant de ce mot : Je t'adore
Prononcé en mêlant nos deux souffles farouches,

Et ce je ne sais quoi de libertin et rose
Qui caressait mes dents comme une fleur vivante
Et dont longtemps après mon âme palpitante
Tremblait comme un oiseau dans une cage close.

VIII

Je suis seul dans le soir et j'écoute mon cœur,
Tout vibrant de rumeurs comme un trophée de gloire
Me dire l'éternelle et délicieuse histoire
De nos amours passés et des vieilles rancœurs.

Ainsi que des statues et pareils à des ombres,
Mes jeunes souvenirs assis autour de moi,
Me font des gestes doux et tristes et je crois
Que la nuit est plus belle et mon âme moins sombre.

Aussi désespérés que pour le dernier jour,
Tous me tendent leurs yeux et tous m'offrent leurs lèvres,
Je retrouve l'ardente et délirante fièvre,
Qui fit vers l'Infini s'entr'ouvrir leur amour.

Et c'est la volupté des anciens paganismes !

IX

L'oubli, comme une vieille, est entré dans mon âme,
Une vieille à tâtons, l'air maussade et dévot,
Pêle-mêle jetant tes baisers en fagots,
Au fond d'un caveau noir où vacillaient des flammes.

Et j'écoutais tomber cela avec le bruit,
Persistant et lointain des agonies d'automne
Sans que pleurent mes yeux, sans que mon cœur s'étonne,
Sans espérer le jour, sans deviner la nuit.

Mail lorsque tout à coup se fit le grand silence,
Le silence qui plane autour des rêves morts,
Je sentis frissonner longuement le remords
Et la mélancolie étreindre ma conscience.

Un besoin de pleurer m'a torturé le cœur !...

X

Comme un pâtre à genoux sur la terre glacée
Retient un peu de cendre entre ses maigres doigts
Et souffle avec l'espoir que le feu renaîtra,
Je cache un souvenir en mon âme angoissée.

Un souvenir si pur que les parfums de mai
Ou que les lys éclos tout le long des collines
N'ont eu sa douceur pâle et son émotion fine,
Et l'ardente splendeur des désirs que j'aimais.

Un souvenir si beau que les feux de l'aurore
Et que les chants joyeux dans le calme du soir
N'ont pu me détourner du passé et m'asseoir
Convive résigné pour écouter encore !

Un souvenir si triste et pourtant si berceur
Que ma mère viendrait m'embrasser et sourire
Sans arracher mes mains de la sonore lyre,
Vibrante comme un appel d'éternelle douleur !

Je cache un souvenir au profond de mon âme,
Que nul n'a jamais su tant il demeure à moi
Plus amer que la mer et plus lourd que la croix
Et qui ronge ma chair comme un stylet de flamme,

Souvenir d'un amour inavouable et doux !

PRIÈRES AUX AUTRES

REPENTIR

Ainsi ce que j'étais a craint ce que je suis,
Je demeure à souffrir l'unique sur la terre,
Excepté ce berceau qu'est la Pitié des Mères,
Tout meurt autour de moi, le passé s'est enfui !...

Mais il est impossible et affreux ce blasphème
Qu'il y a de douter des hommes et de Dieu,
J'ai levé ma douleur vers l'infini des cieux,
Pauvre petit amant, pour supplier qu'on m'aime.

J'ai dit à l'infini : Accorde à mon désir
Le plus pur de ton ciel, le plus beau de ton rêve.
Puisque j'ai la jeunesse et la beauté, achève,
Le Passé m'a menti. Donne-moi l'Avenir !

L'enthousiasme est là, je sens vibrer ses ailes
Ainsi qu'un grand oiseau qui voudrait s'envoler,
Laisse-le s'emparer de mes chants désolés,
Et leur donner le feu des gloires éternelles...

Je suis resté longtemps à écouter la nuit,
Croyant y discerner des musiques étranges,
Et moi qui espérais la chasteté des anges,
Je n'ai conçu, hélas, que des vœux évanouis.

Donc partout c'est la mort qui m'appelle et m'enserre,
Ne trouvez-vous pas dur de mourir jeune ainsi,
Je ne veux pas partir comme un oiseau saisi
Par l'ouragan, par le chasseur, par les serres !

Je veux chanter encor puisque ma voix est pure,
Et si l'amour ne m'a causé que des remords,
Je désire, ô mon Dieu, le célébrer encor,
En célébrant la joie chaste de la nature...

Mais cet amour nouveau qu'il reste virginal,
Comme les yeux d'enfant que j'ai voulu naguère !

TRISTESSE

J'écoutais tout à l'heure arriver jusqu'à moi
Un pauvre air éclopé d'orgue de barbarie,
Un air misérable et doux comme un air de toi,
Comme ceux que jadis tu chantais, ma chérie !

Et j'écoutais cela mourir parmi les fleurs,
Dont mon petit cottage est encore en ivresse,
Il avait plu tantôt, il flottait une odeur,
De terre humide avec des larmes de tendresse...

Il me semblait rêver tout vivant un beau rêve,
Il me semblait entendre agoniser ta voix,
Un air misérable et doux comme un air de toi,
Au milieu d'un jardin mouillé de pleurs, sans trêve !...

Parfois, quand je suis seul loin des yeux de ma mère,
Loin de ces tendres yeux aux caresses légères,
Lorsque je sens mon cœur lourd de petits chagrins,
Et que les souvenirs évoquent le refrain
De leurs serments d'amours, de leurs oublis faciles,
Alors j'ai le désir d'un rêve plus tranquille,
Ma jeune âme s'échappe au ciel ensoleillé,

Vers cet azur lointain que j'aime à voir briller,
Comme un oiseau captif dont la cage est ouverte ;
Ou bien elle s'enfuit vers les profondeurs vertes,
Des forêts où l'avril neige sur les halliers,
Rencontre la Tristesse au détour du sentier,
Et toutes deux s'en vont cueillir des fleurs étranges...

LA DOUCEUR DU PASSÉ

Comme un oiseau blessé, dans les bois agonise,
Et marque de son sang les jolies fleurs tranquilles,
Comme un oiseau blessé par les chasseurs des villes,
Qui sont venus, les yeux mauvais, des plaines grises,

Comme un oiseau blessé par la tempête ardente,
S'enfuit vers le ciel bleu ou vers les mers lointaines,
Jette de longs sanglots et sent la mort prochaine,
Comme un oiseau blessé et les ailes pantelantes,

Sans refuge et sans Dieu, sans but et sans étoile,
Toujours exaspéré par l'opprobre et la gloire,
Le poète, le pauvre petit sans histoire,
Aspire au grand soleil que le présent lui voile,

Et pour s'y transporter il promène son rêve,
Aux jardins de tristesse et de mélancolie,
Où, parmi le sommeil en l'éternelle vie,
Les morts lui parlent mieux que notre joie l'élève,

La douceur du passé divinise ses vers !

PRIÈRE SANGLANTE

Lorsqu'un matin d'azur plein de fleurs et de joie,
Je la vis au jardin avec ses yeux en soie,
Avec ses larges yeux où le ciel venait luire,
Et qui vous torturaient rien qu'à les voir sourire,
Avec ses yeux profonds à la douceur d'idylle,
Dont le regard semblait une flamme tranquille,
Contenue toute entière en une goutte d'or,
Je me sentis l'aimer comme on prévoit la mort.

Ce fut un instant d'ivresse et d'oubli et de calme,
Couchés sous les pommiers, dont les berçantes palmes
Nous recouvraient de fleurs douces et éphémères ;
Moi je croyais en elle, elle était si légère,

À dormir sur mon sein et à baiser mes lèvres !
Je laissais peu à peu s'engourdir ma fièvre,
Et lorsque ses yeux clairs veillaient sur mon sommeil,
Je pensais voir près d'eux se faner le soleil...

Mais un soir en cherchant de savantes caresses,
En plongeant dans ses yeux pour trouver la tendresse,
Ainsi qu'une colombe égarée et peureuse,
Je vis que son désir vers des rives brumeuses,
Et vers d'étranges mers avait ouvert ses ailes.
J'ai cherché à l'aimer d'un amour plus fidèle,
À névroser son corps d'extases et d'étreinte,
Son désir était loin, et sa passion éteinte.

Alors, les doigts crispés et la poitrine en flamme,

Comme c'était un peu l'agonie de mon âme,
Que de perdre sa chair, et sa voix, et sa grâce,
— Oh, la nuit, écoutez pleurer le vent qui passe, —
Comme je voulais fuir l'image qui me hante,
J'ai ouvert au couteau ses prunelles sanglantes,
Et j'ai bu longuement avec un cri barbare !...

RÉSIGNATION

Oh, l'attente est cruelle, oh, l'attente est affreuse,
C'est comme un long poignard pénétrant dans le cœur...
En face du présent, tous les anciens bonheurs
Renaissent pour montrer les heures douloureuses.

Le monde est un désert puisqu'elle en vit lointaine,
Le monde est un désert inerte et passager,
Ou bien alors les bruits d'ordinaire étrangers,
Vous font trembler les nerfs de colère et de haine,

Les yeux préoccupés de découvrir l'image,
L'image bien aimée qui rendra bleu le ciel,
Et rendra plus vermeil le baiser du soleil,
Les yeux préoccupés rêvent de lourds mirages,

Et des désirs aigus de mourir vous emportent,
Et l'on voudrait pleurer qu'on ne le pourrait pas.
Tressaille, ô malheureux, écoute au loin des pas,
Qui s'en iront frapper vers le seuil d'autres portes,

Laisse couler les pleurs : larmes de sang voilées,
Les hymnes les plus beaux sont nés de la douleur,
Enivre-toi de ta musique, ô doux chanteur,
Et Dieu t'écouterà dans la nuit étoilée !

RENCONTRE

Je suis seul à rêver près de la lampe claire,
Le cœur plein d'un obscur et d'un vague tourment,
Et des larmes aux yeux me viennent doucement,
À toucher le passé avec des mains légères.

Ah ! Est-ce de t'avoir rencontré un moment,
Alors que je croyais mon âme libre et fière,
Est-ce d'avoir redit tout bas notre prière,
Celle qu'aux jours bénis je murmurais tremblant,

Je ne sais et j'ignore ; aux douleurs altières
Il est vain de chercher un motif décevant,
Et j'aime mieux rêver sans savoir, comme avant,
Rêver à tes yeux bleus près de la lampe claire...

Pardonne au pauvre enfant que je demeure encor,
D'avoir vécu le cœur de souvenirs fragile,
Tu vois ce que je dis, c'est presque de l'idylle,
Une idylle trop belle où les bergers sont morts.

Et lorsque ta pensée s'en ira vers la mienne,
Ne sois pas irrité, ne t'effarouche point,
Il faut bien qu'il y ait quelque part, au lointain,
Un bienheureux qui se souvienne !

MARTYRE

Il n'est pas né dans un sourire,
Et les anges ne chantaient pas,
En lui montrant de son grabat,
La couronne du martyr.

Il n'est pas né aux feux des cierges,
Par une orientale nuit,
Et sur son front n'ont jamais lui
Les regards bleus de la Vierge.

Il n'est pas né l'âme tranquille,
Pure de tout péché humain,
Et les doigts de sa jeune main
Avaient des souillures viles...

Oh, non le nouveau-né maudit
Crispe ses chairs de gosse rose,
D'un rictus haineux et morose,
La grimace du bandit.

... Il n'est pas né dans un sourire,
Et les anges ne chantaient pas,
En lui montrant de son grabat
La couronne du martyr...

ATTENTE

Je t'attends les yeux clos, dans ma chambre où le ciel
Découpe, large et pur, de clarté la fenêtre,
Je sens un rêve épars illuminer mon être,
Je t'attends les yeux clos vers le soyeux soleil !

Que va-t-il se passer entre ces murs quelconques ?
Oh, si l'attente est douce aux cœurs remplis d'espoir,
Pareille à la tombée éclatante des soirs,
L'incertitude y flotte, comme une fine jonque...

J'ai beau m'imaginer que tes yeux seront clairs,
Et parfumés ainsi que des bijoux dans l'ombre,
Peut-être qu'à ton départ mon âme sera sombre,
Et que des cauchemars feront souffrir ma chair...

Peut-être même que nos caresses limpides,
Malgré l'envol charmant de nos jeunes baisers,
Me laisseront pleurer sur le néant creusé
Par le choc de mon rêve à tes désirs timides.

Bercé par l'inconnu, par le tendre soleil,
Mon amour va vers toi comme un cygne au soleil !

X

Il était jeune et triste comme un ange,
Les femmes le regardaient en passant,
Avec l'idée de l'avoir pour amant,
Lui, sans sexe, frêle androgyne étrange ;

Un jour, l'une d'entre elles s'approcha,
Voulut à ses lèvres joindre sa bouche,
Mais il la repoussa tendre et farouche,
Car ce furent ses rêves qu'il aima.

Alors, l'envieuse populace
Comprît qu'il vivait trop haut dans l'azur,
Et pour le punir, on le cloua sur
Une claie qui lui arrachait la face.

L'en ayant sauvé, pour l'insulter mieux,
On vit luire sur ce sang et derrière
Les chairs tuméfiées, de la lumière,
C'était son regard triste et ses yeux.

Des voyous hurlèrent remplis de zèle,
Que le drôle défiait l'humanité,
Des sages leur dirent : ayez pitié,
Par pitié on lui creva les prunelles.

Ainsi, sans beauté, sans regard, sans jour,
Du moins ne pourrait-il plus nuire aux femmes,
Or, on n'avait pas songé à son âme,
Il se mit à chanter l'adieu d'amour...

Et ce chant semblait l'agonie d'un ange,
Le lent départ des soirs de souvenirs,
Si doux que ceux qui restèrent à l'ouïr
Moururent avec l'Androgyne étrange !...

MUSIQUE DE CHAMBRE

Si tu savais comme on est bien,
Le cœur rêveur, les portes closes,
À évoquer de vieilles roses...
Le soleil des derniers matins.

Les rideaux sont tirés, la flamme
D'une mince bougie toute d'or,
Danse dans la chambre qui dort,
Et paillète de joie mon âme.

Si vrai que nos chers souvenirs,
— Tu sais je suis plein de faiblesse —
S'angélisent ; et ma tendresse,
Reste sans force pour te haïr.

Oui, là toujours et là encore,
C'est ton baiser qui reparaît,
Et la grâce dont se parait
Ton regard mouillé d'aurore.

Oh, si tu sais comme on est bien,
Le cœur rêveur, les portes closes,
Fleuris mon cœur d'exquises roses,
En revenant quelque matin.

SOLITUDE

Le soir meurt sur les fleurs du jardin solitaire,
Car c'est un grand jardin où nul ne revient plus,
Que celui, où rêveur et lent je suis venu,
Bercer dans les parfums ma tristesse légère...

Le soir meurt sur les fleurs comme avec un soupir,
D'invisibles oiseaux chantent la messe basse,
Et tout cela est doux pour ma jeunesse lasse :
La beauté douloureuse est sœur du souvenir !

Des statues sous le bois enchevêtré des arbres
Dessinent vaguement leurs gestes désolés,
On dirait presque un nid d'où se sont envolés
Les cris joyeux, les frissons clairs... la vie des marbres.

Et je songe au décor exquis qu'aimait Verlaine,
Et je songe au départ plein de galant émoi,
Embarquement d'amour, — si joli désarroi —
Devant ce Trianon qu'aurait aimé la reine,

Car c'est un grand jardin où nul ne revient plus !

ESPÉRANCE

L'attente est douce et calme à l'âme qui espère,
Et mon âme est remplie d'un bonheur incertain,
Celui de t'embrasser et de te voir demain,
Venir en souriant la démarche légère.

Je me souviens, vois-tu, en cette heure tranquille,
Des moindres mots d'amour que tu me dis jadis,
Et tes doigts fins et doux, soyeux comme des lys,
Caressent de langueur, mes vers, tes doigts agiles !

Dehors la nuit s'étoile et un parfum de fleur
Se mêle au souvenir épanoui dans mon cœur...
L'attente est calme et douce à l'âme qui espère...

AVENIR

N'est-ce pas, qu'en parlant chérie, tu fus sincère ?
Que tes mots n'eurent pas un sens double et trompeur ?
Je t'ai cru calmement comme on croit en sa sœur,
Et dans tes yeux levés brillaient des flammes claires,

N'est-ce pas, nous irons loin des bruits, loin des villes,
Et nous n'écouterons que le bruit des baisers ?
N'est-ce pas que rêveurs et chastes, non blasés,
La vérité luira sur nos âmes tranquilles ?

La main berçant la main comme une mousseline,
Qu'il fera bon dormir et s'égarer un peu,
Vers ce paradis clair qui chante dans nos yeux,
Ou qui flotte pareil aux ferveurs enfantines...

Vers les jardins perdus dans la nuit, n'est-ce pas ?

ÉTERNITÉ

Voici ma voix, Seigneur, enfantine et tranquille,
Voici ma voix qui chante et puis voici mes mains,
Mes pauvres mains crispées de pécheur et d'humain,
Et puis voici mon cœur comme un vase d'argile.

Et ma voix t'a crié des blasphèmes, Seigneur,
Mes mains se sont souillées près des sources impures,
Et mon cœur n'a connu que la vile nature,
Embaume-les pourtant de tes douces odeurs.

Je marche dans la nuit avec l'allure folle
De ceux que le soleil a quittés brusquement,
Il me semble rêver et mourir par moments,
Et j'ai besoin, Seigneur, de ta sainte parole.

J'ai besoin d'un baiser divin comme ta croix,
Je laisserai ma tête égarée et peureuse
Dormir sur le cilice où ta mort glorieuse
A sauvé pour le ciel de plus justes que moi.

Et je respirerai dans les plis de ta robe,
La robe de lin blanc que Satan a tenté,
Toutes les fleurs d'amour, les fleurs d'éternité,
Qu'un instant de prière au Paradis dérobe.

Je veux t'aimer, mon Dieu, d'une immense ferveur !

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Cunegondel

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>
2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur